



**Chaire Desjardins
en développement
des petites collectivités**

**Université du Québec
en Abitibi-Témiscamingue**

**Recueil des récits de vie des aînés de Pikogan
et des ex pensionnaires de St-Marc-de-Figuery
couvrant la période de 1931 à 1975**

Rapport de recherche

AOÛT 2011



**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE**

**Recueil des récits de vie des aînés de Pikogan et des ex pensionnaires
de St-Marc-de-Figuery couvrant la période de 1931 à 1975**

RAPPORT DE RECHERCHE

Auteurs:

Marguerite Loiselle, Ph.D., t.s., chercheure principale

Lyne Legault, Ph.D., cochercheure

Micheline Potvin, Ph.D., cochercheure

et

Julie Mowatt, superviseure pédagogique, École Migwan à Pikogan,

Marguerite M.-Gaudreau, Msc. Éducation, enseignante en adaptation scolaire,

Tom Mapachee, agent de liaison en éducation, retraité,

Claude Kistabish, candidat à la maîtrise en Anthropologie, UdeM

Partenaires de recherche à Pikogan

Rapport publié en août 2011

Cette recherche a été entreprise grâce à deux octrois de fonds :

L'un du CRSH via le Fonds institutionnel de recherche (FIR) de l'UQAT

L'autre du CRSH via le programme « Réalités autochtones » du réseau DIALOG.

Chaire Desjardins
En développement des petites collectivités
ISBN 978-2-923064-78-9
Dépôt légal : troisième trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
© Tous droits réservés

Table des matières

REMERCIEMENTS	V
RÉSUMÉ	VI
INTRODUCTION	1
1. RECENSION DES ÉCRITS	3
2. QUESTIONS ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE	9
2.1 Questions de recherche	9
2.2 Objectifs de la recherche.....	9
3. ANGLES D'ANALYSE ET CONCEPTS ANALYTIQUES	10
3.1 Angles et concepts d'analyse auprès des aînés de la communauté	10
3.2 Angles et concepts d'analyse auprès des ex-pensionnaires	11
4. MÉTHODOLOGIE.....	12
4.1 Type de recherche, population cible et recrutement des répondants	12
4.1.1 Recrutement des aînés :.....	12
4.1.2 Recrutement des ex-pensionnaires.....	14
4.2 Cueillette des données	15
4.2.1 Développement des guides d'entrevues.....	15
4.2.2 Déroulement des entrevues auprès des aînés.....	16
4.2.3 Déroulement des entrevues auprès des ex pensionnaires	16
4.3 Traitement et analyse des données	17
4.4 Considérations éthiques.....	19
5. LES RÉSULTATS DE LA RECHERCHE.....	21
5.1 Résultats des entrevues auprès des aînés.....	21
5.1.1 Perceptions de la vie avant le contact avec les Blancs.....	21
5.1.2 Installation des Blancs : déforestation, mines, agriculture,	21
infrastructures et technologie (perceptions, sentiments, impacts).....	21
5.1.3 De l'entraide entre Algonquins et Blancs	24
5.1.4 De la sédentarisation des Abitibiwinnik à Pikogan	24
5.1.5 Du pensionnat pour enfants autochtones	25
5.1.6 De la question des mariages mixtes	26
5.2 Résultats des entrevues auprès des ex-pensionnaires	28
Sous les angles suivants : perceptions, sentiments, effets, impacts.....	28
et influence des personnes formées au pensionnat.	28
5.2.1 La vie pré-pensionnat, le départ et l'accueil :	28
5.2.2 Les apprentissages (académiques et autres) et activités ludiques	29
5.2.3 La discipline, les règlements et les tâches.....	31
5.2.4 Les punitions et les abus	32
5.2.5 Les relations humaines entre les enfants et les adultes du	34
pensionnat.....	34
5.2.6 Les relations entre enfants au pensionnat.....	35
5.2.7 Les relations et les communications entre parents et enfants	36
5.2.8 La spiritualité et la religion vécues au pensionnat et aujourd'hui	37
5.2.9 Le bien-être au pensionnat : aux plans physique et psychologique	39

5.2.10 Les sentiments éprouvés aujourd’hui suite au pensionnat	41
5.2.11 Les perceptions du pensionnat : en tant qu’enfant et aujourd’hui	42
5.2.12 Les effets et les impacts du pensionnat sur les individus,	43
les parents et la communauté.....	43
5.2.13 Le thème de la langue	46
5.2.14 Sur le sentier de la guérison	46
6. DISCUSSION DES RÉSULTATS.....	48
6.1 Résultats et atteinte des objectifs de la recherche	48
6.2 Liens entre les résultats et les écrits recensés	50
6.2.1 Liens entre les données des aînés et les écrits.....	50
6.2.2 Liens entre les données des ex pensionnaires et les écrits.....	52
6.3 Discours des aînés	54
6.4 Discours des ex pensionnaires de St-Marc-de-Figuery	58
6.4.1 Les éléments positifs au pensionnat	59
6.4.2 Les éléments négatifs au pensionnat	62
6.4.3 Impacts et influence du pensionnat	67
6.4.4 Avec le recul du temps : perceptions et moyens de guérison	69
7. BIAIS, LIMITES ET MÉRITES DE CETTE RECHERCHE.....	72
7.1 Les biais	72
7.2 Les limites	73
7.3 Les mérites	74
CONCLUSION	77
RÉFÉRENCES	79

Liste des tableaux

Tableau 6.1 – Perception des caractéristiques des Blancs par les aînés abitibiwinnik	55
Tableau 6.2 – Expériences positives au pensionnat	61
Tableau 6.3 – Expériences négatives au pensionnat	65
Tableau 6.4 – Moyens philosophiques d’accéder à la guérison et au mieux-être	70

REMERCIEMENTS

Nous désirons d'abord remercier chaleureusement madame Alice Jérôme, cheffe du Conseil de la Première Nation Abitibiwinni, ainsi que les membres du Conseil pour leur appui et la confiance qu'ils et elles nous ont témoignés dans ce projet. Sans cette confiance et cet appui, ce projet n'aurait pas pu voir le jour.

Bien entendu, sans la participation indispensable de nos répondants¹, les aînés de la communauté de Pikogan et quelques ex pensionnaires du pensionnat pour enfants autochtones de St-Marc-de-Figuery, cette recherche n'aurait pas pu se poursuivre. Nous les remercions de tout cœur pour la générosité de leur temps, leur disponibilité et leur enthousiasme à participer à cette recherche.

Nos remerciements vont aussi au Fonds institutionnel de recherche de l'UQAT (FIR) pour son support financier ainsi qu'au CRSH et au Réseau DIALOG qui ont permis la mise sur pied et l'accomplissement de cette recherche. Nous sommes reconnaissants de leur compréhension quant au temps, deux années, qu'il nous a fallu pour mener à bien le projet.

¹ Ce texte n'utilise que le masculin générique uniquement dans le but d'en alléger la lecture.

RÉSUMÉ

Cette recherche constitue le deuxième volet d'une étude historique dont le premier, réalisé en 2008-2009, portait sur la période de colonisation de l'Abitibi allant de 1911 à 1930. Un « *Recueil de récits de vie des aînés de la communauté de Pikogan quant à l'arrivée des « colons blancs » au début du XXe siècle* » a été publié en mars 2009. Dans ce deuxième volet, réalisé en partenariat avec les membres abitibiwinnik du Comité du suivi de cette recherche et avec l'appui du Conseil de la Nation Abitibiwinni, les chercheuses poursuivent cette étude en couvrant les années 1931 à 1975. Parmi les événements les plus importants de cette période, notons le défrichement intensif du territoire, l'ouverture et l'exploitation de nombreuses mines, le développement de routes, de villages et de villes, la sédentarisation des Abitibiwinnik dans la communauté (une réserve) de Pikogan à trois km. au nord d'Amos suite à l'ouverture, en 1955, du pensionnat pour enfants autochtones de St-Marc-de-Figuery, situé au sud d'Amos. Ce pensionnat a fermé ses portes en 1973. Les questions de recherche sont : 1) Du point de vue des Abitibiwinnik, comment la période de 1931 à 1975 dans le développement de l'Abitibi a-t-elle changé leur vie? 2) Quelles perceptions et quels sentiments ont ces derniers face aux événements qui ont marqué cette période de l'histoire de l'Abitibi, en particulier l'ère du pensionnat de St-Marc-de-Figuery? Ses objectifs sont : 1) Répondre à la demande de la communauté de Pikogan de documenter son histoire et de combler le vide d'information sur le développement de l'Abitibi selon leur perspective; 2) Contribuer à l'accroissement des connaissances sur le développement de l'Abitibi et sur l'apport des Algonquins à ce développement; 3) Connaître les perceptions et les sentiments des Abitibiwinnik face à la colonisation; 4) Mieux comprendre les impacts de la colonisation sur les Abitibiwinnik; 5) Documenter davantage les expériences de vie des enfants au pensionnat de St-Marc-de-Figuery et leurs impacts sur les individus, les familles et la communauté. Il s'agit d'une recherche qualitative exploratoire. Des entrevues ont été réalisées au cours de l'année 2010 auprès de la majorité des aînés encore vivants de cette communauté (sept aînés, cinq femmes et deux hommes, ont ainsi été interviewés) et auprès d'ex pensionnaires (sept ex pensionnaires, quatre femmes et 3 hommes ont également été interviewés). Cette recherche révèle une grande richesse de données nouvelles. Ses objectifs ont été largement atteints. En réponse à ses deux questions, les propos des répondants indiquent que la colonisation a changé la vie des Abitibiwinnik de façon positive aux plans technologique et infrastructurel. L'apprentissage du français est également perçu comme positif. Par contre, de multiples pertes à plusieurs niveaux ont causé des souffrances, voire certains traumatismes, aux plans psychologique et relationnel. Des moyens de guérison à la fois thérapeutiques et philosophiques ont été développés au sein de cette communauté résiliente. Leurs perceptions et leurs sentiments face aux « Blancs » et à la colonisation sont à la fois positives et négatives. Ils font une nette distinction entre les personnes en autorité (l'État colonisateur et l'Église évangéliste) et les gens du peuple.

INTRODUCTION

La recherche exploratoire que présente ce rapport s'insère dans un projet en deux volets dont le rapport du premier a été publié en mars 2009 sous le titre : *Les impacts de l'arrivée des « wemitikojik » (colons blancs) au début du XXe siècle, sur le mode de vie des Abitibiwinnik (Algonquins) : recueil de récits de vie chez les aînés de la communauté de Pikogan*. Ce volet a examiné les années 1911 à 1930, années de l'arrivée massive des premières familles « Béatrices » à venir s'installer, en tant que cultivateurs, en Abitibi. Ces colons sont arrivés par le train dont le convoi initial a fait le trajet de Montréal à Amos en 1911. Dans ce premier volet historique de la recherche, il était question de connaître le vécu des Abitibiwinnik (Algonquins du nord de l'Abitibi) avant et après le début de la colonisation de l'Abitibi, ainsi que leurs perceptions des nouveaux arrivants, leurs sentiments face à ces nouveaux venus sur leur territoire ancestral, les relations qu'ils entretenaient avec ces « wemitikojik » (littéralement « bâtisseurs de maisons avec des arbres ») ainsi que les impacts de leur arrivée massive sur le mode de vie des Abitibiwinnik.

Le deuxième volet examine les années 1931 à 1975, qui ont vu des développements et des changements majeurs s'opérer dans l'environnement abitibien, ceux-ci ayant eu des impacts considérables sur la vie des Abitibiwinnik. Il s'agit en effet des 45 années au cours desquelles, outre l'agriculture déjà entreprise, l'industrie forestière a pris de l'ampleur, de nombreuses mines ont été ouvertes et exploitées, des routes et des villes ont été construites incluant tous les éléments de modernité que cela implique. En outre, au cours de ces années, les enfants autochtones de la région ont été placés obligatoirement, certains de force, dans un pensionnat pour enfants autochtones à environ 10 kilomètres au sud d'Amos, à proximité du village de St-Marc-de-Figuery. Jusqu'à l'ouverture du pensionnat en 1955, les Algonquins avaient vécu majoritairement en nomades sur un vaste territoire couvrant le moyen-nord du Québec, la région de l'Abitibi, ainsi que le nord-est de l'Ontario. L'ouverture du pensionnat destiné

spécifiquement à l'instruction des enfants autochtones a littéralement forcé ces autochtones à s'installer le moins loin possible de leurs enfants et à devenir sédentaires. Le pensionnat ayant été fermé en 1973, cette recherche couvre la période allant jusqu'en 1975.

L'objectif central de ce projet à double volets est de faire connaître l'histoire des Abitibiwinnik et de l'Abitibi de leurs points de vue, c'est-à-dire, de mettre en valeur les connaissances déjà existantes dans la mémoire des Algonquins d'Abitibi et de « *proposer une relecture d'une situation* » (Réseau DIALOG) à la lumière des perceptions, opinions et sentiments d'acteurs jusque là restés sans voix. Ainsi, nous avons obtenu « *une compréhension renouvelée des enjeux en présence* » (Réseau DIALOG) dans le développement de la région abitibienne. Cette relecture fournit un éclairage sur les relations entre eux et les nouveaux arrivants ainsi que sur leur apport au développement social et économique de la région. À la demande de membres de la communauté de Pikogan, cette recherche comble donc partiellement un vide dans l'histoire écrite de l'Abitibi.

Dans les pages qui suivent, le lecteur trouvera une recension, aussi complète que possible, des écrits sur l'histoire du développement de l'Abitibi ainsi que sur les expériences d'enfants autochtones dans les pensionnats leur étant destinés à travers le Canada. Les quelques écrits épars spécifiquement sur le pensionnat de St-Marc-de-Figuery sont inclus. Cette recension est suivie de nos questions et de nos objectifs pour ce volet de la recherche. Les angles d'analyse et les concepts analytiques de cette étude sont ensuite présentés, suivis du chapitre sur le processus méthodologique adopté. Les résultats des entrevues auprès des aînés ainsi qu'auprès des ex-pensionnaires de St-Marc-de-Figuery font l'objet du chapitre 6, l'interprétation de ces résultats se trouve au chapitre 7 et les biais, limites et mérites de cette recherche sont décrits au chapitre 8, suivi de la conclusion.

1. RECENSION DES ÉCRITS

Le territoire de l’Abitibi se situe, selon sa géographie actuelle, entre les 48° et 49° parallèles et s’étend de la rivière Bell à l’est jusqu’à la frontière ontarienne à l’ouest (Ministère de la colonisation, 1952). Ce territoire qui couvrait, lors de la période précoloniale, une étendue plus vaste que celle à laquelle on se réfère aujourd’hui comme l’Abitibi, était occupé par les Algonquins depuis 6 000 ans, voire au-delà (Couture, 1983).

À compter de 1911, lors de la fin de la construction du tronçon du chemin de fer transcontinental reliant le sud du Québec à la ville naissante d’Amos, ce territoire fut littéralement envahi par des arrivées massives de colons défricheurs-agriculteurs ‘blancs’. Selon Tremblay (1984), l’Abitibi comptait 329 habitants, c’est-à-dire, ‘colons blancs’, en 1913. Ce chiffre grimpe rapidement à 938 en 1914 (Paquin, 1981) puis à 4 067 en 1917, à 12 000 en 1920, et à 23 693 en 1931, date du début de la période que nous analysons dans cette recherche. Dans les années 30, l’ouverture et l’exploitation de mines d’or, de cuivre, de zinc et de nickel dans la région ont également contribué à hausser la population à plus de 85 000 habitants en 1951 avec l’arrivée, également massive, de mineurs non seulement canadiens mais aussi en provenance de divers pays du monde (Ressources naturelles et Faune, Québec, 2011). À son apogée en 1996, la région d’Abitibi-Témiscamingue comptait 155 900 habitants dont 137 600 en Abitibi. Autre chiffre révélateur, le corridor Rouyn-Noranda – Val-d’Or compte, en 2011, non moins de 130 mines. On peut donc dire, à la suite d’Asselin et Gourd (1975 :11) qu’il s’agit d’un territoire « *brusquement ouvert en quelques années par le chemin de fer* » (voir aussi Vincent, 1995 sur ce point). En raison de la découverte de riches gisements miniers, la région est aujourd’hui « *reconnue mondialement pour son grand nombre de gisements de métaux précieux... et polymétalliques* » (Ressources naturelles et Faune, Québec, 2011). Toutefois, en 2009, l’industrie forestière ayant déclinée, la population de l’Abitibi-Témiscamingue est descendue à 145 900 habitants dont 129 400 en Abitibi.

Au début de la colonisation de l’Abitibi, mentionne Couture (1983 :7), « *les Amérindiens commencèrent bien à s’inquiéter un peu...* » face à cette empiètement de leur territoire. Puis, au

fil du temps, ces nouveaux arrivants se faisant de plus en plus nombreux à s'installer, à abattre des arbres, à cultiver la terre et à la creuser pour en extraire le minerai, les Algonquins avaient « *des motifs plus graves d'inquiétude... car les animaux, desquels ils tiraient leur subsistance, désertaient les régions ainsi dénudées* ». Et Couture (1983:7) d'ajouter : « *Néanmoins, ils se tassèrent encore un peu pour faire la place aux nouveaux arrivants, en se disant que le pays était vaste et que le droit à l'hospitalité était chose sacrée* ». Quoi qu'il en soit, les Algonquins de l'Abitibi n'ayant aucun intérêt pour la vie sédentaire (Couture, 1983; Trépanier & Dubé, 2005), non plus que pour l'agriculture, la coupe des forêts et l'extraction du minerai des entrailles de la terre, ont poursuivi leur vie nomade de cueilleurs, chasseurs, pêcheurs et trappeurs jusqu'au début des années 1960. Ils sont « *demeurés réfractaires au mode de pensée occidental* » affirme Couture, 1983 :8) et ont refusé « *de s'intégrer dans le courant des valeurs occidentales* » (Ibid, p.45). On peut se demander si, à l'instar de Gabriel Commanda et certains de ses compagnons (Ferguson, 2003), la majorité des Algonquins de l'Abitibi ne s'inquiétaient et ne s'offusquaient pas de la rapidité avec laquelle ces défricheurs, cultivateurs et mineurs prenaient place et s'affairaient à faire disparaître de grands espaces forestiers, emportant ainsi leur mode de vie dans ce sillon. Nulle part dans les annales historiques de l'Abitibi, avons-nous trouvé la voix des Algonquins eux-mêmes s'exprimer sur cette colonisation. Comme l'affirme Dupuis (2001 :87), « *Les Autochtones réclament [...] que leur point de vue soit entendu... Selon les Autochtones, une véritable relecture de l'histoire permettra de corriger l'image essentiellement négative [d'eux] qui s'est développée dans l'esprit de la population* ».

La forte majorité des écrits recensés sur le développement de l'Abitibi, aucun ne tenant compte des voix autochtones, raconte cette colonisation comme s'il s'agissait d'une simple prise de possession d'un « *espace sauvage, vide d'hommes mais bien garni d'obstacles* » dont l'éloignement et l'isolement sont les principales caractéristiques (Paquin, 1982 :32; voir aussi Vincent, 1995). « *Emparons-nous du sol* » commandent les élites québécoises, tant religieuses que gouvernementales, au début du XXe siècle (Paquin, 1981 :32; Vincent, 1995). Dupuis (2001 :47) ajoute à ce qui précède que les colonisateurs s'emparaient effectivement du sol, en niant le droit des Autochtones au territoire en raison du « *principe de la découverte qui conférait le titre exclusif de propriété du territoire à la puissance européenne* ». Leur droit au territoire ainsi nié, les Autochtones perdaient aussi leur voix... Ce déni est manifeste dans un énoncé du Ministère de la colonisation (1952) qui affirme que « *la pousse (humaine en Abitibi) a été jetée*

en pleine sauvagerie... un isolement rigoureux derrière un écran de solitude resté étanche ». La présence millénaire des Algonquins sur ce territoire est donc pratiquement occultée des récits historiques ou présentée comme négligeable, sans importance ni conséquence.

Quelques écrits relatent la vie rude, les difficultés et les misères vécues par les premiers colons et les mineurs, mais sans faire mention de la présence autochtone, ni comment cette colonisation affectait leur vie (Asselin & Gourd, 1975; Deslauriers, 1982; Lafleur, 1976; Vincent, 1995). Nous n'avons trouvé que quelques bribes éparses d'informations sans explication sur la présence des Abitibiwinnik face à la prise et à l'exploitation de leur territoire qu'ils n'ont jamais cédé aux gouvernements du Canada et du Québec puisqu'aucun traité n'a été signé entre eux et ces deux paliers de gouvernements (Affaires indiennes et du Nord Canada, 2007; Couture, 1983; Desjardins et Mondorie (2007); Dupuis, 2001; Gros-Louis et al, 1974).

Parmi les autres impacts de la colonisation mentionnés ici et là dans les récits historiques, notons qu'à compter de 1920, suite à la découverte d'un gisement d'or par Stanley Siscoe sur l'île portant dorénavant son nom, la GRC interdit l'accès aux Amérindiens à ce « *lieu de rencontre immémorial pour les Autochtones de l'Harricana* » (les Abitibiwinnik) (Chabot, 1999 :24). Ce document montre également une photo de quatre Algonquins de la bande Abitibiwinni, « *nouvellement installés sur les rives de l'Harricana dans la région d'Amos* » (Chabot, 1999 :51). Il s'agit de la communauté naissante de Pikogan qui s'installe là au moment où leurs enfants, par obligation gouvernementale, sont placés au pensionnat de St-Marc-de-Figuery à près d'une vingtaine de km de Pikogan. Quant à d'autres impacts de la colonisation sur le mode de vie des Abitibiwinnik, on retrouve les mentions suivantes : les nombreux barrages érigés dans le Nord du Québec [qui] noient littéralement de vastes territoires forestiers fréquentés par ceux-ci depuis des temps immémoriaux. Puis, la fermeture des postes de traite des fourrures, desquels les Autochtones étaient devenus dépendants, par exemple celui de la rivière Duparquet fermé en 1921, qui entraîne de grandes difficultés économiques.

Quant au régime des 130 pensionnats établis au Canada, dont six au Québec, il a duré plus de 100 ans, allant de 1874 à 1996. Au Québec les pensionnats ont été établis beaucoup plus tard que dans l'Ouest canadien : deux pensionnats, l'un anglican et l'autre catholique, ont ouvert leurs portes à Fort-George à la Baie James respectivement en 1934 et en 1936. Puis, les

pensionnats catholiques de Sept-Îles, d'Amos (St-Marc-de-Figuery) et de Pointe-Bleue sont apparus tour à tour en 1952, 1955 et 1960. Enfin, un pensionnat anglican, celui de La Tuque, débute ses opérations en 1961 (Ottawa, 2010). Le pensionnat de St-Marc-de-Figuery sera actif pendant 18 ans, de 1955 à 1973 mais le bâtiment ne sera finalement détruit qu'à la fin des années 1990 à la demande expresse de certains survivants pour qui, la vue fréquente de cet édifice évoquait de mauvais souvenirs (Loiselle, 2007). Quant à la chapelle, elle n'a été rasée qu'en 2008.

Les écrits sur les pensionnats pour enfants autochtones au Canada indiquent que le but clairement exprimé par le gouvernement du Canada était d'assimiler ces enfants dans la population majoritaire (Assembly of First Nations, 1994; Chaplier, 2006; Commission royale sur les peuples autochtones, 1996; Grant, 1996; Guertin, 1958; Kenny, 2002; McKenzie, 1999; Miller 1996; Milloy, 1999; Simard 2003). La documentation écrite ainsi que les reportages télévisés et les films documentaires portant sur cette question révèlent que cette expérience a été généralement traumatisante pour un grand nombre de ces enfants à de multiples niveaux. Dans un premier temps, les écrits évoquent l'arrachement à leur famille suivi d'un accueil pendant lequel on les dépouillait systématiquement de leurs vêtements qu'on remplaçait par des uniformes, on leur coupait obligatoirement les cheveux de façon identique pour tous et toutes et on leur attribuait un numéro. De plus, ces enfants se trouvaient éloignés de leur milieu habituel de vie. Ils devaient s'astreindre à un code de vie entièrement étranger à celui de leurs traditions, y compris les pratiques religieuses et les odeurs qui les accompagnaient (cierges, encens). Ils s'ennuyaient terriblement, car même à l'âge de cinq ans, ils devaient y rester sans interruption pendant 10 mois de l'année sans possibilité de voir leurs parents. Outre ce qui précède, ces enfants devaient vivre au quotidien dans une atmosphère culturelle étrange de laquelle ils étaient forcés de s'imprégner, dans une ambiance de discipline sévère à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, dans un milieu hostile qui dénigrait leurs parents, leurs ancêtres et leurs cultures, au sein duquel on leur défendait de parler leur langue entre eux sous menaces de punitions, parfois brutales, en plus d'interdiction de communiquer entre frères et sœurs. La malnutrition et la sous-nutrition, surtout dans les écoles résidentielles les plus anciennes, celles de l'ouest canadien, faisaient également partie de leur lot. Finalement, ces enfants étaient et se sentaient vulnérables face à l'oppression et aux sévices que certains subissaient, incluant des abus, psychologiques surtout, mais également, physiques et sexuels (Assembly of First Nations,

1994; Bousquet, 2005; Chansonneuve, 2005; Commission royale sur les peuples autochtones, 1996; Claes & Clifton, 1998; Dickason, 1996; Dion-Stout & Kipling, 2003; Fondation autochtone de guérison, 2003a & b et 2006; Highway, 2004; Miller, 1996; Milloy, 1999; Noël & Tassé, 2001; Ottawa, 2010; Régnauld, 2004; RMYC, 2001; Tremblay, 2008; Wesley-Esquimaux & Smoleski, 2004; Société Radio-Canada, 2006). Pour sa part, Ottawa (2010) déplore l'écart culturel grandissant entre parents et enfants qui n'arrivaient plus à communiquer pour se comprendre, devenant donc avec le temps des étrangers. De son côté, Tremblay (2008 :8) s'indigne « *que l'indifférence ultime témoignée par les autorités politiques et religieuses a été de ne pas voir ou d'ignorer les souffrances des enfants autochtones* ».

La documentation spécifique sur le pensionnat de St-Marc-de-Figuery est éparpillée et parcimonieuse. Selon Paré (2005), les pensionnaires, majoritairement Algonquins et Attikameks, provenaient des communautés d'Amos (Pikogan), du Grand Lac Victoria (Kitcisakik), de Lac Simon, de Sanmaur, d'Obedjiwan et de Low Bush. Il précise que la langue algonquine était interdite, que les visites des parents étaient prohibées et que l'institution appliquait une discipline rigide. Pour sa part, dans une série documentaire, Voisard (2004) indique que la Gendarmerie royale du Canada allait chercher les enfants qui se cachaient dans le bois et que leur séjour au pensionnat durait dix mois sans interruption. Toutefois, Ottawa (2010) mentionne quelques exceptions à cette règle où, au cours de quelques années, les enfants pouvaient aller chez eux aux vacances du temps des Fêtes, mais pas à Pâques car plusieurs routes à ce temps-là de l'année étaient peu carrossables en Abitibi, surtout celles menant dans les communautés autochtones. De leurs côtés, Bousquet (2005) et la Société Radio-Canada (1998 et 2006) révèlent une gamme de traitements rigoureux, voire violents et abusifs, incluant de la pédophilie de la part d'au moins un prêtre œuvrant à St-Marc. Les ex-pensionnaires interviewés par Bousquet et par la Société Radio-Canada parlent de peurs, de violence, de répression, d'humiliations, d'atteinte à la pudeur, d'abus sexuels en tant que pratiques courantes, de sentiments d'abandon, d'injustice, de honte d'être Indien, de punitions corporelles extrêmes, de souffrance allant jusqu'au désarroi psychologique : « *On apprenait à se détester nous-mêmes comme Indiens... puis il y avait ce qu'on appelait la chambre des martyrs où il y avait des 'straps' de toutes sortes de grosseurs et des bâtons de hockey brisés pour nous frapper* », affirme un ex pensionnaire (Loiselle, 2007 :9, voir également Ottawa, 2010, sur ce point). Sur une autre note, l'émission *Le Point*, Radio-Canada (2006) ainsi qu'Ottawa, 2010,

mentionnent l'incrédulité et le déni des parents de ces enfants face à ce qu'ils racontaient sur leurs expériences au pensionnat, surtout en matière d'abus sexuels, ceux-ci ne pouvant concevoir le fait que des « hommes de Dieu » puissent accomplir de tels gestes. Pour sa part, Tremblay (2008 :170) raconte les récits de trois ex-pensionnaires de St-Marc, parlant de vies brisées : « *Le pensionnat est en morceaux, maintenant, [...] C'est la même chose pour nous* » affirme D. Rankin. Quant aux « *victimes [d'agressions sexuelles] du pensionnat de Saint-Marc* », Tremblay (2008) parle surtout de « *L'affaire Brouillard* » et d'une affirmation du policier responsable de l'enquête ayant mené à la condamnation (cinq ans de prison) du père Edmond Brouillard, accusé d'attentat à la pudeur, d'attouchements, d'agressions sexuelles et de grossière indécence : « *Clairement* », dit le policier Claude Gagnon, « *il y avait un réseau de pédophiles au pensionnat d'Amos* » (p. 187). Toutefois, les enfants ne pouvaient pas parler de ces agressions à leurs parents, car ceux-ci n'arrivaient pas à croire que des « *saints frères* » pouvaient agir ainsi (Tremblay, 2008 :188).

Du côté positif, Ottawa (2010) relate les nombreuses activités de sports, le hockey venant en tête de liste, suivi de ballon-balai, de balle molle, de ballon panier, de volley ball, de glissades. Il y avait aussi des cours et des pratiques de musique (guitare, accordéon, harmonica), de chant et de théâtre, des films, des jeux de société. Quelques jouets étaient également disponibles, des cours de tricot et de broderie pour les filles et certains voyages dans des centres touristiques. Des olympiades étaient aussi organisées où les enfants autochtones pouvaient se mesurer entre eux, en tant qu'athlètes, et parfois entre eux et les 'blancs' d'autres écoles de la région.

Suite à cette recension d'écrits qui ne relatent que de rares expériences de vie des Algonquins d'Abitibi tout au long de la période de colonisation de cette région et, plus rares encore, des informations sur les impacts de ces expériences sur leurs vies, tant au niveau individuel que familial et communautaire, ce deuxième volet de notre recherche historique visait à faire connaître davantage le point de vue des Abitibiwinnik eux-mêmes, incluant leurs perceptions et leurs sentiments face à la colonisation de leur territoire ancestral et de leur séjour, en tant qu'enfant, dans une institution d'éducation 'Béatrice' destinée spécifiquement à l'assimilation, à la 'civilisation' et l'évangélisation de ces derniers.

2. QUESTIONS ET OBJECTIFS DE LA RECHERCHE

2.1 Questions de recherche

Du point de vue des Abitibiwinnik, comment la période de 1931 à 1975 dans le développement de l'Abitibi a-t-elle changé leur vie?

Quelles perceptions et quels sentiments ont ces derniers face aux événements qui ont marqué cette période de l'histoire de l'Abitibi, en particulier l'ère du pensionnat de St-Marc-de-Figuery (1955-1973) qui a marqué leur vie de façon directe et particulière?

2.2 Objectifs de la recherche

Cette recherche visait cinq objectifs :

1) Répondre à la demande de la communauté de Pikogan dans son désir de documenter son histoire et de combler le vide d'information sur le développement de l'Abitibi selon leur perspective.

2) Contribuer à l'accroissement des connaissances sur le développement de l'Abitibi et sur l'apport des Algonquins à ce développement, du point de vue des premiers occupants de cette région.

3) Connaître les perceptions et les sentiments des Abitibiwinnik face à la colonisation et au développement de l'Abitibi dans les années 1931 à 1975.

4) Mieux comprendre les impacts de la colonisation sur les Abitibiwinnik, en particulier quant aux questions suivantes : 1- la réduction de leur territoire; 2- le défrichement intensif des forêts; 3- l'ouverture des mines; 4- l'installation des Abitibiwinnik sur une 'réserve' et leur sédentarisation suite à la scolarisation obligatoire de leurs enfants dans un pensionnat pour enfants autochtones et 5- le développement de villages, de villes, d'infrastructures et de technologies facilitant une connexion entre l'Abitibi et le monde.

5) Documenter davantage les expériences de vie des enfants au pensionnat de St-Marc-de-Figuery et les impacts sur leur vie, tant individuelle, familiale que communautaire.

3. ANGLES D'ANALYSE ET CONCEPTS ANALYTIQUES

En accord avec les perspectives autochtones sur la recherche, cette étude a été accomplie selon un cadre d'analyse holistique. Selon Kenny, Faries, Fiske et Voyageur (2004 :10), ce cadre devrait comprendre les suivantes : 1) « le respect du passé, du présent et de l'avenir... notamment des références historiques et un discours intergénérationnel; 2) le respect, dans la conception et la mise en application de la recherche, de l'interdépendance de tous les aspects de la vie; 3) le respect des aspects spirituel, physique, émotif et mental de la personne et de la collectivité.

Ainsi, les angles d'analyse et les concepts analytiques retenus dans le cadre conceptuel de cette recherche historique permettent de poser un regard, d'une part, sur ce qui fut et ce qui est et tente de percevoir ce qui sera pour la Nation Abitibiwinni et la communauté de Pikogan. D'autre part, les angles d'analyse et les concepts analytiques qu'elle examine permettent de voir l'interdépendance des impacts de la colonisation du territoire abitibien sur tous les aspects de la vie des Abitibiwinnik. Finalement, de par ses angles d'analyse, elle se préoccupe des aspects physique, émotif, mental et spirituel de la personne, des familles et de la communauté.

3.1 Angles et concepts d'analyse auprès des aînés de la communauté

Cette recherche visait à cueillir les connaissances et les sentiments des aînés abitibiwinnik face à la colonisation de l'Abitibi ainsi qu'aux transformations qui ont eu lieu dans leur vie pendant la période de développement intense allant de 1931 à 1975. Elle a également posé un regard sur les impacts de ces changements sur eux, leurs familles et leur nation, sur les apports des Abitibiwinnik dans le développement socioéconomique de l'Abitibi et leurs relations avec les nouveaux arrivants.

Ainsi, les **angles d'analyse** sont : 1) Perceptions; 2) sentiments; 3) impacts sur les individus, les familles, la nation, l'environnement; 4) apports des Abitibiwinnik au développement de l'Abitibi; 5) relations entre les Abitibiwinnik et les « Blancs ».

Concepts, ou thèmes, et événements examinés auprès des aînés :

- 1) La réduction du territoire des Abitibiwinnik
- 2) Le défrichement intensif des forêts
- 3) L'ouverture et l'exploitation du sous-sol minier
- 4) L'installation et la sédentarisation des Abitibiwinnik sur une « réserve »
- 5) La poursuite du développement de terres agricoles par les « Blancs »
- 6) Le développement de villages et de villes ainsi que d'infrastructures
- 7) L'arrivée de nouvelles technologies ainsi que l'électricité et l'eau...
- 8) Le peuplement relativement rapide du territoire par les 'Blancs'
- 9) La scolarisation des enfants au pensionnat de St-Marc-de-Figuery
- 10) Les mariages mixtes, entre « Blancs » et Autochtones.

3.2 Angles et concepts d'analyse auprès des ex-pensionnaires

Cette recherche visait également, d'une façon plus spécifique, à examiner l'un des événements les plus marquants de leur histoire pendant cette période, celui du pensionnat pour enfants autochtones de St-Marc-de-Figuery.

Les **angles d'analyse** retenus sont sensiblement les mêmes que pour les aînés : 1) Perceptions (en tant qu'enfants au pensionnat et maintenant), 2) sentiments (en tant qu'enfants au pensionnat et maintenant), 3) effets du pensionnat dans l'enfance et à l'âge adulte, 4) impacts économiques, politiques, sociaux et culturels; 5) Influence des personnes formées au pensionnat sur le développement de la communauté de Pikogan.

Concepts, ou thèmes, examinés auprès des ex-pensionnaires :

- 1) L'accueil
- 2) Les apprentissages (académiques et autres)
- 3) Les activités ludiques
- 4) La discipline, les règlements et les punitions
- 5) Les tâches à accomplir
- 6) Le bien-être : physique et psychologique
- 7) Les relations avec les pairs et entre frères et sœurs
- 8) Les relations avec les enseignants et autres adultes (religieux et laïques, autochtones et non-autochtones), œuvrant au pensionnat
- 9) La vie spirituelle et religieuse
- 10) Le développement général des individus

4. MÉTHODOLOGIE

4.1 Type de recherche, population cible et recrutement des répondants

Cette recherche est de type qualitatif et exploratoire. Elle est de plus participative dans le sens où il s'agit d'une étude dont l'initiative provient de membres de la communauté, que ses objectifs, ses angles d'analyse et les concepts qu'elle examine ont été développés en collaboration partenariale entre les chercheurs et des membres de la communauté Abitibiwinnik de Pikogan formés en Comité du suivi de la recherche et que sa démarche méthodologique a été planifiée, entreprise et assumée activement par tous les membres de ce comité (Anadón, 2007).

La nation Abitibiwinni, la population s'élevant aujourd'hui à près de 1 000 habitants, plus précisément 916 en 2009 dont environ 600 habitent dans la communauté de Pikogan (Observatoire de l'Abitibi-Témiscamingue, 2011), constitue la population cible de cette recherche. Les aînés ayant été d'âge adulte pendant la période allant de 1931 à 1975 et qui sont encore vivants aujourd'hui (8 personnes) ont été invités à participer à la recherche. De plus, des ressortissants du pensionnat pour enfants autochtones de St-Marc-de-Figuery ont également été sollicités pour participer à la recherche.

Les répondants ont été recrutés de deux façons, selon qu'il s'agissait des aînés ou des ex-pensionnaires.

4.1.1 Recrutement des aînés :

Lors d'une rencontre du Comité du suivi de la recherche tenue le 15 octobre 2009, il fut convenu que tous les aînés ayant participé au premier volet de cette recherche historique, couvrant la période de 1911 à 1930, seraient réinvités à participer à celle-ci, plus quelques autres. En octobre et novembre 2009, deux membres algonquins du

Comité du suivi de la recherche (Julie Mowatt et Marguerite Mowatt-Gaudreau) ont donc pris contact par lettre rédigée en langue algonquine avec une dizaine d'aînés possiblement en mesure de participer à cette recherche. Les lettres ont été portées personnellement par Julie Mowatt auprès des personnes identifiées. Huit des aînés encore vivants de Pikogan ont ainsi été recrutés, comme ils l'avaient été pour le premier volet de la recherche, et invités à une rencontre de groupe en avant-midi, de 10H00 à 12H00 suivie d'un diner, le 17 décembre 2009.

Sept aînés (cinq femmes et deux hommes, âgés entre 68 et 85 ans ont pu venir à cette rencontre où étaient également présents les quatre membres Abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche (Julie Mowatt, Marguerite Mowatt-Gaudreau, Claude Kistabish et Tom Mapachee) ainsi que les trois chercheuses de l'UQAT (Lyne Legault, Micheline Potvin et Marguerite Loiselle). Les membres Abitibiwinnik ont été entièrement responsables de l'animation de cette rencontre que Julie Mowatt a présidée en langue algonquine. Cette dernière a fait un rappel du volet précédent de la recherche à laquelle avaient répondu les aînés présents et a expliqué les objectifs et le déroulement prévu pour ce deuxième volet. Des questions et des commentaires ont suivi, certains aînés étant enthousiastes au point de vouloir commencer à raconter des histoires sur le champ. Tous ont accepté verbalement de participer, sans se contraindre à signer un formulaire. Le dîner a été agrémenté de la visite du père Noël qui était dans l'école ce jour-là. En après-midi, lors d'une brève rencontre du Comité du suivi, les membres Abitibiwinnik ont décidé ensemble de qui allait interviewer qui, de façon à ne pas créer de conflits d'intérêt, la plupart des membres du Comité étant apparentés à l'un ou l'autre des aînés. Cinq femmes et deux hommes ont été interviewés pour un total de sept.

4.1.2 Recrutement des ex-pensionnaires

Lors de la même rencontre du Comité du suivi de la recherche, tenue le 15 octobre 2009, les critères suivants ont été retenus pour établir une liste de participants potentiels. Il s'agit d'un recrutement intentionnel, suivi d'une sélection aléatoire.

CRITÈRES pour les ex pensionnaires :

1. Obtenir des personnes ex pensionnaires qui n'ont pas participé à d'autres entrevues (de chercheuses et de journalistes) et n'ont donc pas été entendues sur leur expérience du pensionnat.
2. Quatre, des 10 personnes sélectionnées devaient appartenir à la première cohorte d'enfants ayant fréquenté le pensionnat, et y être allés pendant au moins les 5 premières années (1955-60). Quatre autres devaient appartenir à la dernière cohorte à avoir fréquenté le pensionnat dans les 5 dernières années (1968-73 – année de sa fermeture) et deux ayant fréquenté le pensionnat entre 1960 et 1968.
3. Hommes et femmes avec égale représentation : 2 de chaque sexe pour la cohorte du début et celle de la fin et un de chaque sexe pour la période du centre.
4. Ils et elles devaient appartenir à des familles différentes de la communauté, donc pas de fratrie représentée.
5. Les personnes sélectionnées devaient se trouver dans la région d'Abitibi.
6. Les membres du Comité du suivi de la recherche sont exclus des répondants ex-pensionnaires. Lors de l'analyse des résultats, ces derniers/dernières enrichiront de leurs propres expériences la compréhension et l'interprétation des résultats.

DÉMARCHES DE SÉLECTION des ex pensionnaires :

1. Deux des membres Abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche, Julie Mowatt et Marguerite Mowatt-Gaudreau, se sont chargées de cette démarche.
2. Dans un premier temps, une liste complète, existante dans la communauté de Pikogan, des ex pensionnaires Abitibiwinnik de St-Marc-de-Figuery a été obtenue.
3. Toutes les personnes encore vivantes et habitant en Abitibi qui ont fréquenté le pensionnat dans les premières années (de 5 à 10 ans) et celles qui l'ont fréquenté dans les 5 dernières années pendant plus ou moins 5 ans ont été identifiées. Deux listes, l'une d'hommes, l'autre de femmes, ont ainsi été développées.
4. Une lettre leur demandant si ils/elles désiraient participer à cette recherche a été rédigée en français par les responsables de la démarche et envoyée à toutes les personnes susceptibles d'y participer. Des appels téléphoniques de la part des deux responsables ont suivi afin de vérifier qui accepterait de participer. Ces démarches ont été entreprises en novembre 2009 et se sont poursuivies jusqu'en janvier 2010.
5. Au total, 45 personnes ont ainsi été invitées à participer à la recherche mais plusieurs ont décliné. Finalement, neuf personnes ont accepté de venir à une rencontre collective pour discuter de la recherche.

6. Cette rencontre collective a eu lieu à l'école Migwan de Pikogan le vendredi 12 mars 2010, de 10H00 à 12H00, suivie d'un dîner offert par la recherche. Tout comme pour la rencontre avec les aînés, ce sont les membres abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche qui ont animé la réunion. Toutefois, plusieurs des questions des participants potentiels ont été répondues par la chercheure principale et/ou les co-chercheures.
7. Les neuf personnes présentes ont accepté de participer à la recherche et ont exprimé sur place avec quelle chercheure elles désiraient faire leur entrevue, à raison de trois personnes par chercheure. Finalement, pour diverses raisons, sept personnes ont pu être interviewées : quatre femmes et trois hommes.
8. Le critère de sélection no. 2, indiquant que quatre de ces répondants devaient avoir fréquenté le pensionnat dans les cinq premières années, quatre dans les cinq dernières années et deux au centre n'a pas pu être entièrement respecté. La fréquentation du pensionnat parmi nos répondants est comme suit :
 - 4 répondants, masculins et féminins, ont fait partie de la première cohorte entrant au pensionnat en 1955 et y sont restés entre cinq et sept ans;
 - 3 répondants ont fréquenté le pensionnat entre 1958 et 1965, dont un pendant quatre ans, un autre pendant cinq ans et un autre pendant une année. Aucun n'a fait partie des dernières années.

4.2 Cueillette des données

4.2.1 Développement des guides d'entrevues

La chercheure principale s'est chargée du développement des guides d'entrevues auprès des aînés et auprès des ex pensionnaires. Les ébauches des deux guides ont été présentées au Comité du suivi de la recherche pour discussion, ajustements et approbation. Le guide d'entrevues auprès des aînés a été approuvé après quelques ajustements et l'ajout du 10^e élément à considérer, le 30 novembre 2010. Le guide d'entrevue auprès des ex pensionnaires a également été approuvé après discussion et quelques ajustements lors de la rencontre du Comité le 17 décembre 2010. Voir annexes 1a et 1b pour les guides d'entrevues.

4.2.2 Dérroulement des entrevues auprès des aînés

Les entrevues, individuelles et semi-dirigées, auprès des aînés ont été faites majoritairement en langue algonquine par trois membres Abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche. Elles ont toutes été enregistrées sur un support numérique. Deux de ces entrevues ont été traduites et transcrites, de façon synthétique mais aussi complète que possible, par une assistante de recherche abitibiwinni dont la connaissance des deux langues, française et algonquine, est excellente, et les cinq autres ont été traduites et transcrites, de la même façon, par les intervieweuses elles-mêmes pour qui la connaissance des deux langues est également excellente. Les six premières entrevues, auprès de cinq femmes et un homme, d'une durée moyenne de 1 heure 30 minutes chacune, ont eu lieu aux domiciles des personnes entre décembre 2009 et la fin mars 2010. La dernière entrevue, que le Comité a décidé d'entreprendre suite à la réalisation qu'un seul homme avait pu être interviewé, a eu lieu en décembre 2010 auprès d'un homme, ce qui confère un peu plus d'équilibre, en termes de genres, à notre liste des répondants aînés.

4.2.3 Dérroulement des entrevues auprès des ex pensionnaires

Les entrevues, individuelles et semi-dirigées, auprès des ex pensionnaires se sont déroulées en langue française, avec laquelle tous étaient à l'aise. Elles ont toutes été enregistrées dans une enregistreuse numérique. Elles ont été réalisées à Pikogan, dans un endroit au choix des interviewés, majoritairement à leur domicile, par les chercheuses elles-mêmes, entre la mi-mars et la fin avril 2010. L'une d'entre elle n'a pu être réalisée qu'à l'automne 2010. Deux de ces entrevues ont été transcrites verbatim par les chercheuses elles-mêmes, une autre par un assistant de recherche Abitibiwinni et les quatre autres par des assistantes de recherche « Béatrices » ne connaissant aucunement les interviewés. Les entrevues ont duré en moyenne 2 heures, certaines allant jusqu'à 2 heures 30 minutes, dépendant de la loquacité des personnes interviewées.

4.3 Traitement et analyse des données

Suite à la transcription des entrevues, traduites mot à mot quant aux entrevues auprès des aînés et transcrite verbatim pour celles auprès des ex pensionnaires, d'abord des noms fictifs ont été attribués à chacun des répondants. Les thèmes préconçus ont été codés ainsi que des thèmes additionnels émergeant des verbatim. À partir de ces codes, des fiches synthèses thématiques des entrevues ont été préparées en prenant soin de conserver des citations particulièrement importantes pour chacune des entrevues. Suite aux synthèses, pour les deux séries d'entrevues, des « tableaux d'analyse comparative/listes de contrôle » ont été remplis sur « Excel », pour chacune des deux catégories de répondants. Ces tableaux présentent une colonne par répondant en suivant méthodiquement les thèmes codés, préconçus et consécutifs à l'exercice de codification. Chaque colonne a pour entête simplement le nom fictif du répondant. Puis les tableaux d'analyse comparative/ listes de contrôle ont été acheminées par courriel à chacun des membres du Comité du suivi de la recherche en préparation à une rencontre d'analyse des résultats.

La première rencontre d'analyse thématique des résultats des entrevues auprès des aînés a été tenue à l'école Migwan à Pikogan le jeudi 4 novembre 2010. Pour cette rencontre, la chercheuse principale a demandé aux membres du Comité du suivi de la recherche si une de ses étudiantes à la maîtrise, connaissant bien les milieux autochtones et qui avait travaillé à la rédaction du tableau d'analyse comparative/listes de contrôle, pouvait participer à cette première analyse des résultats afin, d'une part, que nous puissions bénéficier du point de vue d'une personne extérieure à la recherche et, d'autre part, que cette étudiante bénéficie à son tour d'une formation en analyse collective des résultats d'une recherche. Cette demande a été acceptée et l'étudiante était présente lors de cette rencontre qui a duré près de six heures, de 10H00 à 15H45, incluant le lunch. Deux des quatre membres abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche ont pu être présents, un des membres étant à l'extérieur de la région et l'autre à l'hôpital à cette période.

Après plusieurs essais de dates pour une seconde rencontre d'analyse, celle du 3 février 2011 a finalement été retenue pour donner suite à la première rencontre d'analyse des tableaux comparatifs concernant les aînés. La chercheuse principale étant hors de la région à ce moment-là, n'a pas pu participer à cette deuxième séance d'analyse, et seulement deux membres abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche étaient également présents. Toutefois, les discussions des deux rencontres ont donné lieu à des éclaircissements et des informations supplémentaires enrichissantes de la part des membres abitibiwinni du Comité.

Finalement une troisième rencontre du Comité du suivi de la recherche a eu lieu le vendredi 25 mars 2011 à Pikogan en présence de deux membres abitibiwinnik et deux des trois chercheuses, dont la chercheuse principale. Dans cette rencontre, d'une durée d'environ cinq heures (10H00 à 15H00) nous avons analysé surtout le tableau comparatif/liste de contrôle des entrevues auprès des ex pensionnaires que tous les membres avaient déjà reçu afin d'accélérer le processus d'analyse collective. De plus, au cours de cette rencontre, les membres abitibiwinnik nous ont fait part de leurs commentaires sur le chapitre 5 du présent rapport de recherche, portant sur la présentation des résultats des entrevues auprès des aînés, afin que celui-ci reflète correctement les données.

Suite à la rencontre du 25 mars, la chercheuse principale a terminé la rédaction du rapport de recherche, en y incorporant les ajustements faits lors de cette rencontre, puis l'a acheminé à tous les membres du Comité du suivi de la recherche pour leur relecture et leurs derniers commentaires, surtout sur le chapitre d'interprétation des résultats. Finalement, une dernière rencontre de validation de l'interprétation des résultats a eu lieu le 8 juin 2011.

4.4 Considérations éthiques

En lien avec la politique sur l'éthique de la recherche en milieu autochtone de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, celle-ci s'appuyant sur les Lignes directrices des trois grands Conseils de la recherche au Canada (IRSC, 2009) et en accord avec les recommandations du Protocole de recherche des Premières Nations du Québec et du Labrador (APNQL, 2005) la chercheure principale a mis sur pied un Comité du suivi de la recherche dès les débuts de la préparation du Plan de recherche. Chaque étape du processus de recherche a été entièrement approuvée par ce Comité.

Quant au maintien de l'anonymat des répondants, en ce qui a trait aux aînés, ceux-ci ne tiennent pas à être tenus anonymes et il serait impossible de le faire puisqu'ils sont si peu nombreux et bien connus de la population de Pikogan. Toutefois, les opinions exprimées par chacun lors des entrevues sont gardées confidentielles et le Rapport de recherche, ne mentionnant que des noms fictifs attribués par l'équipe de recherche et s'assurant de n'inclure aucun propos par lequel l'un ou l'autre pourrait être identifié, ne dévoile aucunement l'identité de ces répondants. En ce qui a trait aux ex pensionnaires, leur anonymat et la confidentialité de leurs récits de vie sont protégés dans ce rapport du fait de leurs noms fictifs, attribués par les chercheurs et entérinés par les membres abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche. De plus, seuls des éléments généraux de la vie au pensionnat et de la leur en aval de leur expérience au pensionnat ne sont révélés dans ce rapport de recherche.

Étant donné la possibilité qu'un ex pensionnaire aurait pu ressentir des malaises psychologiques lors des entrevues, le Comité du suivi de la recherche avait retenu les services de la psychologue du Centre de santé de Pikogan. Toutefois, cette aide n'a pas été nécessaire pour aucun des répondants.

La recherche a été entièrement expliquée aux répondants, et toutes leurs questions et préoccupations ont été répondues lors des rencontres collectives. S'il restait encore des

questions et préoccupations dans l'esprit de certains, celles-ci pouvaient être posées lors des entrevues individuelles. Quant à la signature du formulaire de consentement éclairé, quelques-uns ont accepté de le signer, d'autres se sentaient simplement satisfaits de participer sans vouloir signer ce formulaire, ce qui fut respecté.

5. LES RÉSULTATS DE LA RECHERCHE

Les résultats de cette recherche sont présentés en deux parties : dans un premier temps, les résultats des entrevues auprès des aînés et, dans un deuxième temps, ceux des entrevues auprès des ex pensionnaires. Ces présentations suivent aussi fidèlement que possible les listes des thèmes examinés dans cette recherche tels qu'identifiés au chapitre 3 de ce rapport.

5.1 Résultats des entrevues auprès des aînés²

5.1.1 Perceptions de la vie avant le contact avec les Blancs

Traditionnellement, les Abitibiwinnik (Algonquins du nord de l'Abitibi) vivaient en forêt, en petits groupes familiaux s'adonnant à la chasse, à la pêche et à la trappe et s'occupant de l'éducation de leurs enfants selon les traditions. Deux des répondants, un homme et une femme, mentionnent que la vie, à cette époque, était difficile. Toutefois, tandis que l'homme affirme que « *autrefois c'était difficile de vivre... très difficile* » (Henri), la femme fait le commentaire suivant : « *on ne se savait pas pauvres, les conditions étaient difficiles dans le bois mais on ne pensait pas aux difficultés. On était heureux...* » (Colette). Une autre répondante perçoit cette vie comme « *occupée* » mais pas difficile et une autre se rappelle surtout des « *voyages ardu*s ». Les trois autres répondants n'abordent pas ces aspects de la vie en forêt. Une répondante mentionne que lors de l'arrivée des Blancs, les personnes âgées pressentaient et prédisaient « *... que les terres seraient occupées par des nouveaux arrivants... Les Blancs seraient installés partout en nous entourant* » (Lorette).

5.1.2 Installation des Blancs : déforestation, mines, agriculture, infrastructures et technologie (perceptions, sentiments, impacts)

À ce chapitre les perceptions et les sentiments sont mitigés, allant du négatif au positif, en passant par le neutre, sur divers points.

² Si certaines citations peuvent paraître au lecteur d'un langage plutôt limité, voire enfantin, il faut savoir qu'afin de préserver la pensée exacte des répondants et répondantes, elles ont été traduites mot à mot, d'une langue à l'autre, toutes deux très différentes dans leur structure.

Perceptions neutres : Certaines familles côtoyaient des Blancs, d'autres pas. Les deux cultures se voyaient peu au début, les Blancs étaient vus surtout en ville mais la barrière de langue créait une incompréhension mutuelle. Aucun des répondants n'exprime un sentiment négatif face aux nouveaux venus en Abitibi dans les débuts.

Perceptions positives : Les perceptions positives sont majoritairement d'un ordre physique et matériel telles : l'obtention d'emplois et de biens matériels, de nouvelles technologies, de moyens de transport facilitant la vie courante.

Au début, les Blancs étaient bien vus... ils allaient rendre la vie plus facile... Ils apportent « *de l'étoffe, de l'habillement, de la farine, du sucre* » (Amandine). Les Blancs apportaient aussi du travail payé « *un salaire* » (Amandine). Tous les répondants masculins disent avoir obtenu, et pour les femmes, que leur mari a obtenu, du travail et le mentionne comme un fait positif : « *mon mari aimait son travail au moulin et au chemin de fer et en prospection minière et dans le coupage de lignes* » (Irène). Selon nos répondants, les Abitibiwinnik ont travaillé au développement de l'Abitibi en tant qu'ouvriers saisonniers surtout et ce, dans les secteurs suivants : 1) à la coupe de bois, donc en tant que bûcherons, 2) au coupage de lignes pour Hydro Québec, 3) dans des moulins à scie, 4) dans les mines ou comme aide prospecteurs, 5) au chemin de fer, 6) à la plantation d'arbres, 7) à la construction des trottoirs à Amos, 8) au service des vidanges 9) comme guides de chasse et 10) certains auraient aussi travaillé aux foins pour des agriculteurs. Chacun semble avoir œuvré dans plusieurs secteurs tel qu'en témoigne la citation se référant à Irène ci-dessus.

Comme autres perceptions positives, tous les répondants, sauf un qui n'a pas commenté sur la technologie et les transports, se réjouissent et mentionnent leur reconnaissance pour la facilité du travail ménager (électricité, eau courante, réfrigérateur, laveuse etc...) et pour les communications ainsi que certains loisirs (téléphone, radio, télévision) grâce à toutes les commodités émergeant des développements technologiques apportés par les Blancs. Par contre, deux répondantes ajoutent que tout-de-même la vie dans le bois était correcte, pas perçue comme si difficile, et que la musique des jeunes d'aujourd'hui et la télévision ne sont pas des éléments entièrement positifs. Selon un répondant, certaines technologies vont trop loin car elles limitent les mouvements physiques : « *tu ne bouges pas quand tu pousses sur un bouton* »; de plus, pour avoir droit à tout ça, « *il faut payer les factures* » (Henri). Quant au transport, tous mentionnent avoir été impressionnés par la venue du chemin de fer puis des voitures et des camions, ainsi que des routes asphaltées qui facilitaient

l'accès à des biens et permettaient de se promener aisément. Cela constituait une nette amélioration par rapport au transport en canot entrecoupé de portages.

Sur une autre note, une répondante mentionne qu'il y avait un certain « *respect mutuel* », et que « *les Blancs aident au développement. L'autochtone vit sans planification, pas matérialiste. Le français a une meilleure compréhension de ces choses là* » (Amandine). Une autre indique que les Blancs aidaient les Autochtones en leur prêtant leur camion ou en donnant du service de transport par camion parfois. Un répondant, particulièrement optimiste et appréciatif de la vie physique facile, résume sa pensée ainsi : « *Je ne suis pas contre eux, ceux qui sont arrivés... Les Blancs nous ont apporté beaucoup de choses, on peut tout acheter des Blancs* » (petit rire...) et il explique qu'avec sa « *sécurité de vieillesse* » il a de l'argent et peut même s'acheter une voiture sans travailler (Henri).

Perceptions négatives : Les perceptions négatives des aînés sont surtout de l'ordre des avancées gouvernementales sans égard pour les premiers occupants, d'un mépris ou rabaissement de la part de certains nouveaux arrivants envers les Autochtones, d'un sentiment d'envahissement, de la déforestation qui fait fuir les animaux, de la perte du territoire. Il y a aussi des perceptions négatives, voire un étonnement, un choc, de la façon dont les Blancs traitent les animaux qu'ils engraisent pour la consommation.

Un des répondants déplore « *la malhonnêteté de la part du Ministère des Affaires indiennes... ils ont fait des fausses promesses et il y avait de l'incompréhension mutuelle* » (Alphonse). Une répondante se rappelle que « *certaines Blancs nous agaçaient, nous ridiculisaient... pas capable de se parler, de se comprendre* » ce qui était désagréable (Lorette). Deux répondantes expriment un sentiment d'envahissement : « *les Blancs sont envahissants* » (Élise), « *les Blancs ont envahi les terres des Anishinabek... ce sont des envahisseurs* » (Colette).

Tous les répondants sauf un se soulèvent contre la déforestation qui fait fuir les animaux et rend impossible la trappe et la chasse, privant ainsi les Anishinabek (Algonquins) de leurs moyens de subsistance. Un autre impact de cette déforestation, selon une répondante, est que les enfants perdent leur capacité de survivance en forêt. Une répondante déplore aussi la destruction de la terre avec « *les machines qui font de gros dégâts* » (Lorette).

Quant aux mines, les perceptions sont qu'elles détruisent aussi la terre, mais les propos sont moins négatifs à leur endroit, celles-ci étant moins visibles : « *les mines détruisent*

moins la terre » (Colette), « *on ne voit pas les dommages faits par les mines* » (Henri). Par contre une répondante ajoute « *les mines donnent rien en retour aux Anishinabek et pourtant sont sur nos terres* » (Colette).

Seuls deux répondantes et un répondant commentent au sujet de l'agriculture, en particulier sur leur étonnement de voir comment les Blancs traitent leurs animaux : l'une trouve « *bizarre* » comment ils tuent les porcs, une façon qui lui fait peur. Une autre s'indigne de la façon d'engraisser les animaux : « *y piquent les animaux pour les engraisser* » et elle ajoute « *aujourd'hui, ils font n'importe quoi pour faire pousser les choses vite. Les maladies apparaissent* » (Lorette). Et le répondant de déplorer « *Les agriculteurs élèvent des animaux pour se nourrir* » et il ajoute « *pauvres animaux* » (Henri).

5.1.3 De l'entraide entre Algonquins et Blancs

Au niveau de l'entraide, quatre répondantes se rappellent d'échanges de nourriture entre les Abitibiwinnik et certains agriculteurs, par exemple, échange de viande de chasse ou de poisson contre des produits de la ferme, voire de la viande de boucherie. Du côté Abitibiwinni, deux répondants affirment « *il fallait tout leur montrer* » (Amandine) et « *c'est grâce aux Autochtones que certains ont survécu, nous les avons aidés* » (Alphonse). Du côté des Blancs, une répondante se souvient que les Blancs donnaient leurs surplus de nourriture lorsqu'ils quittaient les chantiers de bûcherons. Une aînée se souvient d'un agriculteur généreux ayant accueilli sa famille lorsque son père était malade : « *Il nous a accueilli chez lui. On est resté chez lui. Il nous a nourris gratuitement. Quand mon père fut guéri, il lui a donné de la viande d'orignal pour le remercier. Eux aussi, ils vivaient dans la misère* » (Irène).

5.1.4 De la sédentarisation des Abitibiwinnik à Pikogan

Concernant la sédentarisation et, surtout, la décision d'établir une « réserve »³ aux abords de la ville d'Amos, Pikogan étant située à environ trois kilomètres au nord

³ Il faut savoir que le terme « réserve » n'est pas utilisé en milieux autochtones, car c'est là un terme détestable et humiliant. Les autochtones parlent plutôt de leur « communauté ». Nous l'avons ici utilisé

d'Amos, quatre des répondants mentionnent qu'il s'agissait d'une décision unilatérale du chef de l'époque, c'est-à-dire sans consultation avec la population Abitibiwinni. Trois des répondants évoquent cette décision sur un ton neutre et un en parle de façon négative. Deux autres répondants mentionnent aussi, sur un ton négatif, que trois sages de la communauté, qui suggéraient de se retirer plus loin en forêt, n'ont pas été écoutés non plus, l'un de ces deux répondants ajoutant que c'était aussi le Ministère des Affaires indiennes qui souhaitait et tentait de forcer la sédentarisation des autochtones.

Des impacts positifs, ambivalents et négatifs sont relatés :

Impacts positifs et ambivalents : la forte majorité des femmes interviewées se réjouit d'un confort accru au foyer, ce qui leur facilite grandement la vie quotidienne. Certaines évoquent aussi le fait d'être entourées des leurs pendant toute l'année et de pouvoir se rassembler plus facilement : « *il y a plus de personnes pour se voir à Pikogan* » (Colette). La proximité des enfants aussi est importante car ceux-ci étaient dorénavant scolarisés au pensionnat pour enfants autochtones de St-Marc-de-Figuery. Toutefois, quelques-uns expriment une nostalgie de la vie en forêt. Plusieurs y retournent souvent ou à l'occasion où, disent-ils avec soulagement, il n'y a pas d'alcool.

Impacts négatifs : Le premier impact négatif mentionné est la perte de la langue à cause de la proximité de la ville. L'une des répondantes déplore toutefois le manque de visites entre les familles « *les gens se voient mais ne se visitent pas* » et les rassemblements de commémoration : « *Autrefois lorsque nous vivions plus dans le bois on se visitait souvent. Aujourd'hui, on se rassemble pour commémorer. Avant on se visitait durant la période des Fêtes, maintenant on ne fait plus ça* » (Irène).

5.1.5 Du pensionnat pour enfants autochtones

Sur ce point, deux des aînés n'ont pas pu se prononcer puisqu'ils n'ont pas eu d'enfants qui ont fréquenté le pensionnat. De l'impact du pensionnat, un seul point positif est mentionné par trois des autres répondants : l'apprentissage du français est bien vu du fait que maintenant leurs enfants peuvent lire et écrire la langue de la majorité, ce qui leur permet d'avancer, d'administrer les affaires et de d'instruire les enfants de la communauté à l'école Migwan de Pikogan. Toutefois, ce point a aussi son côté négatif que trois d'entre eux déplorent particulièrement : la perte de la langue algonquienne.

une fois pour bien faire le point que la sédentarisation impliquait aussi l'humiliation d'être postés dans un lieu limité, une « réserve ».

Outre la perte de la langue, du côté négatif, ces aînés ayant été parents d'enfants obligés d'aller au pensionnat, ont tous évoqué, à divers degrés, leur immense tristesse, leur ignorance de ce qui se passait au pensionnat et leur impuissance face aux autorités. Nous laissons ici ces aînés parler d'eux-mêmes par la voix de deux extraits qui résument bien les pensées exprimées aussi par les autres:

J'ai trouvé ça très difficile, c'était épouvantable de se faire arracher nos enfants. J'avais l'impression qu'on me volait mes enfants... C'est le gouvernement qui avait décidé d'envoyer nos enfants à ce pensionnat. Ils sont partis avec tous les enfants. Ils étaient fous de nous enlever nos enfants (Irène).

On croyait que c'était bon pour les enfants, on ne savait pas ce qui se passait, que les enfants avaient souffert, qu'ils n'étaient pas bien traités. On ne croyait pas à cela [les abus, sexuels surtout] parce qu'on avait cru que les enfants avaient affaire à des gens qui priaient, on pensait que c'était des gens corrects. D'autres, parfois, étaient punis toute une nuit... à l'endroit où les vadrouilles étaient remisées... (Lorette).

5.1.6 De la question des mariages mixtes

D'une façon générale, en ce qui a trait aux mariages entre Anishinabek et Blancs, les aînés n'expriment aucun sentiment négatif envers ces unions, sans toutefois en être entièrement satisfaits. Il transparaît dans les propos une sorte de résignation face à un constat, un phénomène incontournable: « *pas opposée... nous sommes tous mêlés, c'est le multiculturalisme* » (Amandine); « *pas contre... il ne faut pas forcer le destin* » (Alphonse); « *c'est normal en raison de la proximité* » (Élise); « *je n'ai rien contre ça* » mais conseillait à ses enfants de ne pas se tenir avec les Blancs « *à cause de la boisson, les Blancs sont tannants à cause de la boisson* » (Irène); « *on a des petits-enfants moitié Blancs, moitié Anishinabek* » (Colette); « *mais on ne peut rien faire pour ça. Je crois que les mariages mixtes diminuent la race amérindienne. C'est aussi ce que les Blancs croient... Ça diminue l'identité Anishinabe, ce n'est pas du racisme* » (Lorette).

Il est à noter ici qu'une opinion entièrement négative sur le sujet des mariages mixtes, émise par l'une des aînées, fait un rappel au fait que pendant plus d'un siècle, jusqu'en 1985, à cause de la loi canadienne sur les Indiens datant de 1876, les femmes autochtones qui épousaient des Blancs perdaient leur statut d'amérindienne. La loi C-31, datant de 1985, a redressé cette situation en redonnant à ces femmes leur statut d'amérindienne et en rétablissant ce droit pour leur descendance également.

5.2 Résultats des entrevues auprès des ex-pensionnaires sous les angles suivants : perceptions, sentiments, effets, impacts et influence des personnes formées au pensionnat.

5.2.1 La vie pré-pensionnat, le départ et l'accueil :

Trois des répondants commencent leurs récits par leur vie pré-pensionnat. Tous trois (Brigitte, Alain et Antoine) indiquent qu'ils vivaient surtout en forêt, soit dans des maisons de bois rond ou sous la tente, avec leurs parents qui faisaient la chasse, la trappe et la pêche. Deux d'entre eux ajoutent : « *j'avais une enfance...très merveilleuse* » (Alain); « *t'étais bien là, on vivait sous la tente là, mais on était heureux là* » (Antoine). Certaines familles vivaient en forêt l'hiver et à Amos, ou tout près, l'été, tandis que d'autres avaient élu domicile plus permanent à la ville, Amos : « *c'est sûr qu'au tout début, dans les temps du pensionnat, y'avait déjà du monde qui restait en ville... ça restait tout le temps là* » (Brigitte).

Départ pour le pensionnat un répondant mentionne y avoir été amené par ses parents (Carle); d'autres ont été conduits par leurs parents jusqu'au train ou à l'autobus où plusieurs autres enfants algonquins prenaient place. Trois répondants expliquent pourquoi les parents, ou certains d'entre eux, 'semblaient' envoyer leurs enfants au pensionnat volontairement. « *Les parents étaient obligés d'envoyer leurs enfants au pensionnat* » (Alain); « *j'avais pas le choix de retourner. Les parents avaient entendu dire que la police viendra chercher les enfants. C'est pour ça que mes parents m'envoyaient* » (Brigitte). Deux répondants, qui ont fréquenté le pensionnat entre 1958 et 1965 à la suite de leurs frères et sœurs, disent n'avoir jamais entendu parler du pensionnat à la maison. Ils ne savaient donc absolument pas où ils allaient. Quant aux quatre répondants de la première cohorte (1955...) ils ignoraient ce qu'est une école, un pensionnat et ce qu'on y fait. Certains avaient une vague idée qu'ils y allaient pour apprendre « *des choses* », sans plus. Pendant combien de temps? Nul ne le savait.

De l'accueil, les ex pensionnaires parlent de vêtements enlevés et disparus, de cheveux coupés et jetés, de se voir attribuer un numéro, d'un choc de séparation, d'une perte d'identité et d'incompréhension due à la langue.

Tous se souviennent surtout du fait traumatisant d'être dépouillés de ses vêtements, souvent tout neufs, achetés ou fabriqués par les parents, et de ne plus jamais les revoir : disparus, simplement. Un seul répondant, plus vieux que les autres à son entrée au pensionnat (12 ans), n'y voyait pas de problème, un costume comme tout le monde était correct : « *à cet âge-là, je faisais pas ben ben attention à ça* » (Carle). Tous également, sauf Carle, relatent le traumatisme d'avoir eu les cheveux coupés et jetés à la poubelle puis de se faire attribuer un numéro et d'être « *tous pareils* », comme le disent quatre des répondants, signalant ainsi leur perte d'identité et de personnalité propre : « *ils nous enlevaient une partie de nous-mêmes* » (Constance) « *là on nous transformait* » (Clémence). Puis venait le choc d'être séparé, dès les premiers instants, de ses frères et sœurs et de ne connaître personne dans ce lieu : « *Je ne voyais plus ma sœur dret quand je suis allée là* » (Béatrice); « *tu ne connais pas personne, mais là t'es toute désorientée, toute perdue, c'est comme un choc pour nous autres* » (Brigitte); « *Je pensais que j'allais vivre avec mes frères et mes sœurs, mais non. Quand j'ai arrivé là bas, j'étais comme perdu* » (Alain). De plus, tous les répondants, sauf Carle pour qui ses parents souhaitaient qu'il apprenne le français au pensionnat, indiquent leur insécurité du fait qu'ils ne comprenaient pas cette langue et étaient interdits de parler l'Algonquin : « *y'avait une urgence d'apprendre un mot : toilette* » (Constance).

5.2.2 Les apprentissages (académiques et autres) et activités ludiques

Des apprentissages, les répondants mentionnent ce qu'ils ont appris en classe mais également, d'autres apprentissages liés à la vie.

En classe, tous mentionnent avoir appris à lire et à écrire le français, certains parlent aussi de mathématique et deux des répondants signalent l'apprentissage de la religion catholique. Des connaissances académiques acquises, à l'instar des autres répondants, l'une déclare « *ben moi j'ai appris beaucoup, c'est sûr... ce que je sais aujourd'hui je l'ai appris... C'est le pensionnat qui m'a enseigné* » (Brigitte). La majorité des répondants, quatre sur sept, se rappellent surtout d'apprentissages divers, autres qu'académiques, dans ce lieu surprenant pour eux : 1) qu'il ne fallait pas être trop fine, trop intelligente, sous peine de se faire traiter avec mépris de « *tête de linotte* » ou de « *tête forte* » (Clémence et Constance); 2) « *on a appris qu'il y avait d'autres sortes d'indiens, les Attikameks* » (Clémence et Constance); 3) « *on a appris à être compétitifs* » surtout dans les sports, mais en classe aussi (Alain); trois d'entre eux rapportent aussi l'apprentissage de l'autonomie et de la discipline, pour eux et leurs descendants (Alain, Antoine et Brigitte). 4) Un des répondants, plus âgés que les autres, a aussi bénéficié d'apprentissages manuels, tels l'électricité et la maintenance générale de bâtiment, en aidant le frère responsable de ces travaux (Carle).

Puis, au niveau des activités ludiques, il y a eu aussi l'apprentissage du théâtre, du chant, de la musique et d'instruments de musique tel l'accordéon, de broderie pour les filles et de sports, le patinage pour tous, le hockey en particulier ainsi que le baseball pour les garçons et le ballon-balai pour tous. Tous les répondants se souviennent avec plaisir de ces apprentissages. Du hockey, un des répondants mentionne un sentiment de fierté que « *tout le monde venait nous voir* » (Carle); un autre parle plutôt de « *la mentalité de compétition... ils nous mettaient toujours un défi avec les non-autochtones qui venaient jouer contre nous-autres* » mais il ajoute avec un petit rire « *pas de récompense, c'était juste des biscuits et du lait qu'on récoltait. Y'avait pas de gloire là* » Toutefois, ce répondant mentionne aussi une certaine fierté de leurs succès en compétition avec les Blancs (Alain).

5.2.3 La discipline, les règlements et les tâches

Au chapitre de la discipline : quant à la discipline et aux règlements en général, l'expression utilisée par deux des répondants est : « *régime militaire* » (Clémence et Antoine). Les propos de trois répondants vont de sévère à très sévère à très très sévère (Antoine, Alain et Brigitte). Une répondante explique que « *c'était fort, c'était raide, pis nous autres on n'était pas habitués d'avoir des règlements... je ne me rappelle pas d'avoir été punie par mes parents* » (Constance). Une répondante réitère cette affirmation : « *Dans notre culture à nous autres, y'a pas de règlements* » (Brigitte).

Quant aux règlements, les répondants en ont évoqués de six ordres : la langue en primeur, le temps, les séparations, la propreté, la nourriture et le bénévolat. Tous les répondants se sont attardés particulièrement sur la question de l'interdiction formelle de parler leur langue et ce, dès leur entrée au pensionnat alors qu'ils ne comprenaient rien au français. Ils ont évoqué leurs souvenirs avec une certaine exaspération. Face à la langue, le règlement était inflexible et les punitions sévères, voire brutales : « *un éternel combat* » (Clémence); « *une immersion brutale* » (Antoine); « *on n'avait pas le choix. Il fallait l'apprendre [le français]. C'était brutal... J'avais de la misère à visualiser dans ma langue parce que c'est une langue imagée chez-nous... je ne comprenais absolument rien à ce que disait le professeur* » (Alain).

Quatre des répondants, deux hommes et deux femmes, ont mentionné avoir quand-même parlé l'Algonquin, deux femmes et un homme ajoutant « *en cachette* » (Clémence, Béatrice, Antoine). L'autre homme, (Carle, entré au pensionnat à un âge plus avancé que les autres, 12 ans), déclare, avec un sourire en coin : « *je le parlais pareil. Ils pouvaient pas nous empêcher ben ben* ». Et Béatrice affirme : « *Fallait ben que je parle. Fallait ben que je pense* ». Trois des interviewés insistent sur les règlements ayant à voir avec l'heure et le temps : se lever tôt, faire tout à heure fixe au sein d'une structure ordonnée, chaque jour la même, un temps pour chaque chose : « *Il fallait que les devoirs soient faits, par exemple, et que ce soit fini à telle heure* »

(Brigitte); « *le matin, il fallait que tu te lèves, fallait que tu ailles te laver, tout à l'heure... être à la cafétéria... tout était cédulé là* » (Antoine). Trois répondants font également mention du règlement obligeant les enfants, même les frères et sœurs, à être séparés et « *divisés par catégories* » (Antoine), entre garçons et filles et par groupes d'âges, dans la cour d'école, au dortoir et au réfectoire surtout (Antoine, Béatrice et Brigitte) Un répondant explique le règlement sur la propreté dans les termes suivants : « *La propreté c'est comment faire ton lit, il ne faut pas qu'il y ait un faux pli. Il faut que tu mettes de l'ordre dans toutes tes affaires... Toutes les serviettes doivent être bien placées, bien pliées* » (Alain). Quant à la nourriture, même si ce n'était « *pas mangeable* » (Constance, Béatrice, Brigitte) ou qu'un enfant avait des allergies (Alain), il fallait vider son assiette.

Finalement, un répondant mentionne le règlement du « *bénévolat pour aller préparer les salles, faire le montage des salles* [pour des fêtes ou pièces de théâtre, etc.] (Alain). Il s'agit ici du fait qu'un des règlements était d'accomplir des tâches. En fait, la majorité des répondants se rappellent qu'au niveau des tâches à accomplir, il devait aussi pelleter et gratter la patinoire, faire du ménage, par exemple dans les toilettes et nettoyer leurs placards.

5.2.4 Les punitions et les abus

Les punitions étaient d'ordres psychologique ou physique ou les deux combinés. Six des sept répondants en parlent de façon très négatives, avec une certaine indignation alors que le septième (Carle) dit simplement : « *C'est vrai qu'y avait des affaires négatives au pensionnat comme un des frères qui donnait des claques... Mais je dis pas non plus qu'on méritait pas ça... J'en ai eu des punitions, j'ai payé pour ce que j'avais fait pis après je continuais* ». Les autres rapportent les moyens de punir suivants : 1) se faire traiter de noms comme « *tête de linotte* »; 2) recevoir des coups de règle sur les doigts; 3) être pris par le chignon du cou et serré très fort « *des fois c'était quasiment perdre*

connaissance » (Constance); 4) être jeté par terre, si fort, raconte Antoine, que le bras de l'enfant a cassé; 5) recevoir des « *clagues* » notamment sur la bouche; 6) être enfermé, isolé dans une chambre ou un placard (le placard à balais), parfois pendant des jours; 7) devoir rester debout dans une douche jusqu'à tard dans la nuit; 8) devoir rester à genoux dans l'escalier pendant longtemps; 9) être envoyé se coucher sans manger; 10) être battu au point de saigner, ce qui donnait « *la frousse* » aux autres (Clémence). « *On n'avait pas le choix, t'étais toujours en punition* » affirme Brigitte. Les raisons pour être punis, à la mémoire de nos répondants, étaient 1) surtout le fait de parler l'algonquin, tous le mentionnent; 2) se penser « *trop fine* »; 3) avoir mal fait ses devoirs ou ne pas avoir compris une leçon; 4) avoir parlé et ri dans le dortoir ou autre lieu de silence; 5) s'être échappé au lit : « *pipi au lit : puni* » affirme Béatrice; 6) refuser de manger ce qui n'était pas mangeable, voire vomir suite à l'obligation de manger; 7) oser connaître le phénomène des menstruations pour les filles et demander un 'kotex'; 8) avoir désobéi à un règlement ou un commandement; 9) tenter de fuir du pensionnat; 10) une répondante relate le fait qu'elle avait trouvé des lettres écrites aux parents par les enfants et qui avaient été jetées dans les poubelles extérieures. Elle avait décidé de les ramasser et de les distribuer aux enfants. Elle a été enfermée pendant quatre jours dans une chambre où elle a fait la grève de la faim puis elle fut renvoyée du pensionnat : délivrance et victoire à ses yeux...

Au niveau des abus, six des sept ex pensionnaires interviewés trouvent que les punitions physiques étaient en général abusives. Un répondant explique une sorte d'abus psychologique dans le sens où il vivait une grande peur face au péché « *je voulais pas non plus conter des menteries... tu vas pas non plus te présenter devant le bon Dieu avec un péché* » (Alain). Quant aux abus sexuels, une répondante croit, sans certitude, que les abus ont été perpétrés surtout du côté des garçons. Des quatre répondantes rencontrées, l'une n'est allée au pensionnat que pendant une année, de 6 à 7 ans, et n'a pas été agressée. Les trois autres ex pensionnaires féminines étant, selon elles, munies d'une solide estime de soi avant leur entrée au pensionnat et prêtes à se défendre haut

et fort, voire à se révolter, aucune n'a été agressée sexuellement. Une répondante affirme que cela arrivait surtout aux enfants timides, tranquilles et plus vulnérables. Du côté masculin, des abus sexuels sont relatés : « *Y'en avait beaucoup là, de c't'agression là* » (Alain) et quand les enfants en parlaient à leurs parents, ces derniers avaient peine à les croire du fait qu'il s'agissait de prêtres, donc « d'hommes de Dieu, d'hommes saints ». Toutefois, certains parents, apprenant les nouvelles d'abus, ont retiré leurs enfants du pensionnat et les ont inscrits dans des écoles d'Amos.

5.2.5 Les relations humaines entre les enfants et les adultes du pensionnat

À ce chapitre, outre les réponses données à cette question précise, il faut aussi tenir compte des commentaires des ex pensionnaires aux points 5.2.3 et 5.2.4 sous les rubriques « discipline, règlements et tâches; punitions et abus ». Six des sept répondants ont commenté sur les relations qu'ils entretenaient avec les adultes religieux et laïques au pensionnat. Ils relatent des expériences plutôt diverses. Quant à Carle, il observe que les relations n'étaient certes pas faciles pour tous. Toutefois, pour sa part, il raconte qu'il aimait aider un certain frère oblat responsable de l'entretien de la bâtisse. Tel que mentionné précédemment, il apprenait auprès de lui l'électricité et d'autres éléments d'entretien. Il était content de l'aider et de faire ces apprentissages. Les relations entre eux étaient donc bonnes. Il ne commente pas sur ses relations avec d'autres adultes.

Deux des répondantes affirment que les laïques étaient, ou tout au moins leur semblaient être, plus humaines que les religieuses : « *les relations avec les laïques étaient bonnes, parfois même complices. Les laïques faisaient preuve de plus de charité chrétienne que les sœurs qui, elles, nous apprenaient le catéchisme... y'avait pas de bonnes relations avec les sœurs, aucun dialogue* » (Clémence). « *Les laïques étaient plus faciles d'approche pour nous autres. Les religieuses toutes habillées en noir, ça faisait peur* » (Constance). Trois répondants font nettement moins de distinctions entre

religieuses et laïques : Brigitte se rappelle les suivantes : « *y'en avait une sœur qu'on sentait qu'elle nous protégeait, mais elle ne pouvait rien faire... une enseignante laïque aussi, ne pouvait rien faire... Y'avait des sœurs qui étaient pas fines avec moi, ça fait que j'essayais de moins m'approcher de celles qui étaient pas fines. Y'avait une sœur que j'étais bien attachée à elle, la sœur de musique* » puis elle commente sur l'infirmière qui était « *ben fine* ». Quant à Béatrice, elle déclare que les relations avec les Blancs en général « *ça m'énervait* ». Elle n'a gardé comme souvenir que celui d'être frappée « *tout le temps sur la bouche* » par une religieuse en particulier. Pour Alain, « *on avait une bonne relation avec les religieuses qui enseignaient là. Les premières années, y'étaient plutôt, e... maternels ou paternels au niveau des laïques, pour les petits là* ».

Finalement, concernant le personnel général, tant laïc que religieux, selon Brigitte, il était stable d'une année à l'autre, avec peu de changements puis elle ajoute « *on nous appelait par notre nom* ».

5.2.6 Les relations entre enfants au pensionnat

Les termes utilisés pour énoncer les types de relations entre les enfants sont la solidarité, la compassion, l'entraide, l'amitié. Certains répondants mentionnent aussi l'agréable surprise des enfants de découvrir qu'il y avait d'autres sortes d'autochtones : les Attikameks. Ils s'amusaient à apprendre les uns des autres leurs langues respectives. Une répondante dit s'être liée d'une amitié qui dure toujours avec une Attikamek rencontrée au pensionnat. À ce chapitre, trois répondants réitèrent le fait de n'avoir aucun contact avec leurs frères et sœurs, témoignant ainsi, comme le révèle l'un deux, « *des souffrances à cause de la difficulté de communiquer avec mon frère classé dans un autre groupe plus âgé et impossible de voir mes sœurs* » (Antoine). Pour sa part, Alain se rappelle d'un esprit de compétition qui existait, même entre cousins et cousines du même âge dans la même classe : « *c'est comme ça, c'était toujours la compétition, hein?* ».

5.2.7 Les relations et les communications entre parents et enfants

En ce qui concerne les relations que les enfants pouvaient entretenir avec leurs parents, tous ont déploré le fait d'avoir peu de relations puisque ceux-ci ne pouvaient les voir qu'au maximum deux fois par année scolaire, à Noël et à Pâques, ainsi qu'à la saison estivale. Certains parents profitaient des visites pour leur apporter des friandises (bonbons) ou encore des sous et des jouets, voire des vêtements neufs pour le printemps, ignorant le fait que les vêtements de leurs enfants avaient été confisqués à leur entrée au mois de septembre précédent. À cet effet, une répondante mentionne que ses bonbons et jouets lui ont également été confisqués. Quant à la correspondance qu'ils auraient pu entretenir avec eux, tel que mentionné au point 5.2.4 sous « punitions », une ex pensionnaire avait déjà trouvé dans les poubelles à l'extérieur de la bâtisse, des lettres écrites par les enfants à leurs parents, indiquant ainsi que celles-ci n'étaient pas acheminées.

Aucun des répondants ne mentionne avoir eu des relations « coupées ou malsaines » avec leurs parents dû à leur éloignement et à leur enculturation dans le monde des Blancs. Voici quelques exemples des propos des répondants : « *On avait une bonne entente là, surtout avec ma mère, pis mon père aussi* » (Alain). « *Pis on les a respectés dans ça (leur décision de les envoyer au pensionnat) tout le temps* » (Antoine). « *Nos parents comprenaient que les enfants s'ennuyaient* » (Clémence). Toutefois, lorsqu'il s'agit des communications des enfants avec leurs parents concernant la sévérité des règlements et des punitions et, surtout, au sujet des abus sexuels perpétrés par des religieux et des religieuses, il en va autrement. Quatre répondants indiquent que leurs parents, qui avaient été évangélisés auparavant, étaient très croyants et obéissants à la religion catholique. Ils avaient une confiance aveugle dans les prêtres et les religieuses qui, selon eux, ne pouvaient pas faire du mal : « *Non, ça ne se peut pas qu'un saint homme puisse faire ça. Ils nous croyaient pas* » dit Clémence. « *Les hommes de Dieu ne pouvaient pas faire ça... pis là des fois là, on était obligé de conter des menteries pour y dire que ça va bien ici* » (Alain). De son point de vue, Carle trouvait qu'il était mieux de

ne dire que ce que ses parents pouvaient comprendre. Il était donc sélectif dans ce qu'il leur racontait : *« Ça donnait rien de leur parler des choses qu'y pouvaient pas comprendre »*.

5.2.8 La spiritualité et la religion vécues au pensionnat et aujourd'hui

Les perceptions de la religion en tant qu'enfants au pensionnat sont unanimes. Tous les répondants, sauf un qui n'a simplement pas commenté sur le sujet de la spiritualité et de la religion, ont dénoncé, avec indignation, que la messe était obligatoire chaque matin, alors qu'il était dit et écrit formellement qu'elle était libre. Tous les enfants devaient simplement se lever à heure fixe, sept jours par semaine, et suivre le programme matinal établi qui incluait la messe. Un des ex pensionnaires ajoute *« Y nous attiraient avec toutes sortes de prix à gagner, des étoiles si tu vas à la messe tous les matins »* (Alain).

Tous, également, parlent de différentes manières, de la peur de Dieu et du péché qu'on leur inculquait ce qui les obligeaient à croire... Un des répondants résume ainsi les pensées exprimées par tous concernant les manières d'inculquer aux enfants les notions de Dieu et de péché et la religion catholique en général. Cela était perçu comme une sorte de harcèlement psychologique ou bourrage de crâne : *« La religion catholique, c'était pas comme l'enseignement que mes parents me donnaient... je sais pas c'est quoi le péché, parce que dans ma langue y en n'a pas, y existe pas... C'était la première fois que j'entendais parler de Dieu moi, j'me demandais c'était qui ce bonhomme là... Ils faisaient miroiter l'image de Dieu avec une grosse barbe qui s'assit sur son trône en haut, pis c'est un gros bonhomme. T'as de quoi avoir peur là. Tu croyais. C'est comme ça que j'ai perçu la religion catholique. On avait peur »* (Alain). Puis, une répondante explique sa perception de la confession : *« C'est comme quand j'allais me confesser, au lieu de dire des péchés, je mentais, mais c'est un péché ça aussi... j'inventais des affaires »* (Béatrice).

La notion de prière était une idée nouvelle et utilisée à outrance, quant à la majorité des répondants. Une des répondantes (Béatrice) dit qu'elle ne savait pas ce qu'est 'prier' et qu'elle percevait la croix comme un bâton, simplement. Une autre répondante dit, du fait qu'elle ne prie pas très souvent aujourd'hui : « *j'ai tellement prié à St-Marc, je pense qu'on en a assez pour aller au ciel* » (Brigitte). Un des répondants explique que la prière servait lors des activités sportives, les joutes de hockey étant toujours précédées de prières pour gagner : « *quand on allait dans d'autres villages... tous tassés dans une vannette, pis on faisait la prière tout le long... Mais ça a porté fruit des bouts parce qu'on gagnait tout le temps* » (Alain).

Quant à leurs croyances, à leurs pratiques religieuses ou spirituelles et à leur perception de la religion catholique aujourd'hui, les propos des quatre ex pensionnaires qui ont commenté sur cette question sont un peu plus dispersés et nuancés. Tous démontrent qu'ils ont réfléchi à la question de Dieu et de la spiritualité et ont adopté une philosophie propre à eux qui est, pour trois d'entre eux, un amalgame de croyances et pratiques autochtone et catholique. Pour sa part, Clémence se dit croyante et pratiquante, mais elle fait une nette distinction entre les enseignements de Jésus-Christ et ceux des prêtres. Elle précise : « *Ce que j'apprends de Jésus, c'est exactement la philosophie amérindienne* ». Quant à Béatrice, elle déclare ne pas croire au Dieu catholique : « *je crois à quelque chose mais pas ça* » dit-elle. Pour Brigitte, qui croit à un « Créateur », ses croyances et ses pratiques, même lorsqu'elles sont extérieurement de type catholique, lui sont personnelles. Elle déclare : « *je prie à ma manière aujourd'hui... si je vais à la messe le dimanche, c'est pour moi, pas pour les autres. Mes enfants, je ne les oblige pas à aller à la messe. Ils savent qu'il y a un Créateur* ». Avec la réflexion et le recul du temps, Alain a substantiellement changé sa position face à la religion : « *quand j'ai quitté le pensionnat, j'étais tellement révolté de la religion [mais] avec le temps, j'ai appris à être positif avec la religion... Toute chose, toute mauvaise chose, si on le met*

positif, y'a du positif. C'est ma foi qui m'a sauvé [lorsqu'il a été en détention] parce que j'ai lu la bible à tous les jours ».

5.2.9 Le bien-être au pensionnat : aux plans physique et psychologique

Au plan physique, les répondants révèlent surtout leurs perceptions et sentiments concernant la nourriture, le dortoir et les vêtements. Au plan de la nourriture, les opinions diffèrent : deux des répondantes affirment carrément que la nourriture « *n'était pas mangeable* », le gruau surtout, et « *elle était toujours bouillie, tout le temps la même chose* » selon Constance. Une autre décrit le menu de façon plus nuancée : « *du foie : pas bon; du gruau : pas bon; du pâté chinois : souvent bon; du baloney avec des patates pilées : bon; du macaroni à la viande : bon* » (Brigitte). Une autre dit que c'était mangeable mais qu'elle manquait la nourriture anishinabe, la nourriture de sa mère : « *ils auraient pu avoir des cuisinières autochtones... pourquoi pas nous servir de la bannique [au lieu du pain]?* Deux des répondants mentionnent que parfois les fins de semaine, les garçons plus âgés pouvaient aller dans la forêt avoisinante pour tendre des collets et rapporter du petit gibier et que cette viande était congelée jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour nourrir tous les enfants. Des cuisinières autochtones étaient alors invitées pour la faire cuire. Cela était rare, mais se produisait. Par contre, une répondante affirme qu'il n'y avait jamais de gibier et que son père avait déjà apporté de la viande d'orignal, qu'elle n'a jamais vue. Sur une note plus positive, trois des répondants se souviennent, avec appréciation, d'avoir mangé beaucoup de pommes, seul fruit disponible au début, puis des bananes ont aussi été introduites au menu. Un des répondants mentionne d'un ton neutre que la nourriture était simplement différente, puis il ajoute, avec satisfaction, qu'il y avait des œufs parfois et toujours des céréales et du lait. Il commente : « *chez nous, on n'avait rien de ça* » (Carle). Finalement, une répondante mentionne que la nourriture était nettement meilleure à l'infirmerie.

Les souvenirs du dortoir, sur le plan physique, sont nettement moins intenses que ceux concernant la nourriture. Les répondants parlent du fait d'avoir chacun son petit lit assez confortable. Toutefois, une répondante a perçu le dortoir comme sombre et froid et le réveil matinal plutôt brutal du fait que les sœurs allumaient instantanément toutes les lumières. Sur le plan psychologique, une répondante, qui n'a fréquenté le pensionnat que pendant une année alors qu'elle était très jeune, se rappelle avoir éprouvé un sentiment de solitude du fait d'avoir été séparée de ses sœurs en raison des divisions par groupe d'âges. Elle dit : « *on n'avait même pas le droit de se parler parce que c'était tout séparé* » (Brigitte).

Quant aux vêtements, une seule répondante mentionne qu'ils étaient soit trop grands, ou trop petits, les souliers en particulier, ou trop vieux et pesants (les manteaux), les autres n'abordent pas cette question. Une autre répondante dit que ses parents lui apportaient des vêtements de temps en temps, par exemple à Pâques.

Au plan psychologique, les sentiments éprouvés pendant la fréquentation du pensionnat sont négatifs pour quatre des répondants et plutôt neutres pour trois d'entre eux. Les sentiments négatifs sont : pour Clémence, ennui, abandon (des parents), insécurité, solitude, vulnérabilité, peur, être brimée, manque de respect et frustration d'être traitée comme un petit soldat obéissant et sans personnalité. Celle-ci explique : « *l'absence d'adultes anishinabek pour nous sécuriser, l'absence de tout ce que j'aimais... C'est ça qui m'a le plus marqué, fallait que tu te ranges comme un vrai soldat, c'est vraiment pas respecter le caractère de chaque personne, des petits moutons* ». Pour Constance, révolte, colère, perte de sa personnalité, de sa liberté, impuissance due à l'empêchement de pouvoir aller consoler sa petite sœur. Pour Alain, abandon et, surtout, « *rejet envers mes parents* », peur, impuissance, forte révolte, colère, sans point de repère, privé de droits (de parler à ses frères en particulier), privé de pouvoir penser à un avenir, d'être à l'étroit dans un lieu réduit, et honte. Sur ce dernier point il raconte que « *ma mère me disait 't'as pas à avoir honte de ce qui s'est*

passé. C'est eux autres qui devraient avoir honte ' ». Finalement, pour Antoine, souffrances personnelles, surtout du fait de ne pas pouvoir communiquer avec son frère classé dans un autre groupe d'âge et d'être séparé de ses sœurs, ainsi que perte d'estime de soi. Par contre ce dernier raconte qu'après le pensionnat, ses parents étaient « *toujours là, prêts à aider et soutenir* » ce qui l'a maintenu en équilibre et réconforté.

Les trois répondants ayant eu des sentiments plutôt neutres, ou ambivalents, se sont exprimés dans les termes suivants : « *j'avais pas peur des Blancs, moi. Je connaissais les Blancs* ». Puis, concernant son expérience du pensionnat, il dit, avec un sourire en coin « *ben... mettons... comme... moi je vivais en sauvage, et tu deviens civilisé après, comme ils appellent ça* ». Quant à ses sentiments en tant que jeune au pensionnat, il mentionne la perte de liberté et l'obligation de suivre un horaire, puis il commente : « *au début, quand t'embarque dans un autre système faut que tu suives... après c'est devenu une habitude, c'est ça. J'ai appris une leçon de mon père, il disait 'quand une branche est dans ton chemin, coupe la branche et avance, c'est tout* » (Carle). Pour Brigitte, il y avait ambivalence : « *des fois que j'aimais pas le pensionnat, des fois que j'aimais, ça dépendait. C'est sûr qu'à St-Marc c'était dur du point de vue moral. Tu ne voyais plus tes parents, pis tout ça* ». Pour Béatrice, qui a fréquenté le pensionnat seulement une année, entre six et sept ans, elle ne comprenait simplement pas pourquoi elle était là. Elle aurait préféré être dans le bois et assister à plus de cérémonies traditionnelles algonquines.

5.2.10 Les sentiments éprouvés aujourd'hui suite au pensionnat

Avec le recul du temps, en tant qu'adultes ayant eu des expériences de vie suite au pensionnat, les répondants ont élaboré divers moyens ou obtenu du soutien pour s'en sortir et poursuivre leur chemin dans la vie (Nous y reviendrons au point 5.2.12). Carle parle de satisfaction car il peut lire et écrire ce qui lui a permis d'obtenir du travail dans

le secteur minier et de voyager. Pour lui, la discipline est devenue une habitude. Pour Clémence, elle dit avoir compris qu'« *on ne traite pas les enfants comme ça* » dans le manque de respect. Elle éprouve encore de la frustration, voire de la colère, mais a réussi à agir différemment en tant que mère et éducatrice, ce de quoi elle est fière. De son côté, Constance affirme ne plus avoir de colère envers ses parents pour l'y avoir envoyée et elle dit « *la vie que j'ai vécue là-bas, je l'ai laissée là, mais on n'oublie pas* ». Elle est souvent retournée dans le bois pour se ressourcer. Quant à Béatrice, pour qui l'expérience a été de courte durée, elle est contente de voir que plusieurs des ex-pensionnaires de sa communauté s'en sont sortis à l'aide de thérapies. Pour sa part, Brigitte aussi dit avoir fermé la porte sur le pensionnat : « *c'est du passé... j'en parle plus* ». Elle se dit contre les règlements car il y en avait trop à St-Marc. Toutefois, elle mentionne qu'elle-même, en tant que mère a imposé des règlements à ses enfants et « *qu'ils sont bien aujourd'hui* » en ajoutant qu'elle n'enverrait certes pas ses enfants là. En ce qui concerne Alain, il se dit fier d'être « Indien » et il retourne en forêt, « *aux sources, sur la terre des ancêtres au Lac Abitibi* ». Pour Antoine, il dit devoir beaucoup à sa famille pour l'avoir tenu en équilibre, « *une chance que d'autres n'ont pas eu* », certains ayant été isolés, voire bannis de leur famille.

5.2.11 Les perceptions du pensionnat : en tant qu'enfant et aujourd'hui

À ce chapitre, trois répondants ont commenté sur les perceptions de leurs parents face au pensionnat au moment d'y mettre leurs enfants. Pour Carle, Constance et Antoine, leurs parents constataient que leurs enfants ne pouvaient plus vivre comme eux : ils devaient s'instruire et le pensionnat était l'endroit où ils devaient aller. Un des répondants révèle que plusieurs parents abitibiwinnik, incluant son père, ont même travaillé à la construction du pensionnat. Toutefois, dit ce répondant, quand ses parents ont appris ce qui s'y passait, et qu'il sentait un vide dans leur vie, « *mon père s'est senti coupable d'avoir travaillé à construire le pensionnat* ».

Les réponses des ex pensionnaires à la question sur leurs perceptions du pensionnat à l'époque où ils y étaient, seulement quatre ont répondu comme suit : « *une chance, il y avait de la solidarité entre les enfants, de l'entraide et on développait l'esprit sportif* » (Carle); « *c'était une expérience inévitable, une obligation à la soumission, une obligation à développer de la volonté et du courage pour évoluer* (Clémence); « *c'était pas fait pour moi* » Constance; « *être enfermée comme dans une bulle* » (Béatrice).

Les réponses des ex pensionnaires à cette même question, mais avec le recul du temps, sont également venues de quatre répondants comme suit: «*Ça a permis de connaître la culture des Blancs et d'acquérir une double culture... Ça fait comme sortir le côté bon de soi...* ». Cette répondante exprime des regrets que le pensionnat aurait pu être et faire autrement : « *c'es-tu de valeur, on aurait pu être traité autrement!* ». « *Les enfants forts avant d'arriver ont mieux passé au travers. Les enfants étaient brimés, humiliés, rabaissés* » (Clémence). Pour sa part, Constance répond simplement par le constat qu'ils (les autorités) « *avaient pour mission d'assimiler les autochtones* ». Quant à Béatrice, elle ne perçoit plus le pensionnat comme une sorte de prison, mais elle ajoute « *je suis bien contente qu'il soit à terre* » [c'est-à-dire, démoli]. De son côté, les perceptions actuelles de Brigitte sont liées à ses souvenirs et ses sentiments du temps qu'elle y a passé : « *c'était trop comme un régime militaire, j'y retournerais pas et j'y enverrais pas mes enfants... toujours obligés de faire ce qu'on nous demandait, pas le choix, toujours en punition... c'est très long 10 mois* ».

5.2.12 Les effets et les impacts du pensionnat sur les individus, les parents et la communauté

Les répondants parlent surtout ici de pertes, de non pertes, de comportements différents suite à leur expérience du pensionnat et de bris dans les familles. Quant aux pertes, les ex pensionnaires mentionnent celles de la langue, de la culture, des traditions, de l'identité (perte mentionnée comme partielle), des connaissances de la vie en forêt et de la capacité de survivre dans ce milieu, du style de vie et, selon un des

répondants, d'une certaine capacité de démontrer de l'affection. Toutefois, même si la majorité des répondants mentionnent la perte de la langue comme un impact majeur sur les individus et la communauté en général, chacun se réjouit d'avoir conservé sa langue. Ils reconnaissent cependant le fait que dans la communauté, plusieurs ne parlent plus l'algonquin entre eux et avec leurs enfants, phénomène que la majorité considère comme préoccupant. Concernant les « non pertes », Carle affirme « *on ne perd pas la fierté de ses origines, on veut raviver, la plupart sont forts là-dessus, ils veulent* » et Constance déclare avec fierté « *on n'a pas perdu la valeur du respect* ». Au sujet de l'identité autochtone, deux des répondants expliquent ce qui se passe autour d'eux, dans la communauté : « *la plupart des gens... qui sont arrivés vers 35-40 ans, vont dans le bois. Tout le monde devient indien là, plus indiens que lorsqu'ils étaient plus jeune* » (Alain). « *On essaie de toutes nos forces de conserver ce qu'on est capable de conserver encore* » (Clémence).

Quant à l'impact du pensionnat sur les comportements, un répondant mentionne l'abus d'alcool, la violence et la perpétration d'agressions sexuelles comme trois impacts majeurs destructifs sur les individus, surtout chez ceux qui ont subi de telles agressions au pensionnat. Un répondant révèle qu'au fil du temps, il a décidé de transformer tout ce qu'il a appris et vécu au pensionnat au positif « *j'ai mis ça positivement, tout ce que j'ai appris dans le pensionnat* » (Alain). Sans le nommer directement ainsi, la majorité des autres répondants indiquent à travers leurs discours qu'ils ont, eux aussi, décidé et réussi à transformer leur expérience du pensionnat à la positive et à la constructive.

Parmi les impacts réellement positifs du pensionnat, sur les individus et la communauté, attesté par six répondants (Alain, Antoine, Brigitte, Carle, Clémence et Constance) on retrouve surtout le fait de connaître la langue française et d'être instruits, ce qui a permis de continuer à se former par la suite et de devenir des modèles pour la communauté. « *On a été instruits, on a appris à faire des affaires, aujourd'hui on est capable de gérer nous autres mêmes* » (Brigitte); « *on est devenu des modèles de la*

communauté les mieux développés à l'époque » (Alain). Un répondant indique aussi que la discipline dans la vie quotidienne fait également partie des impacts positifs car certains parents issus du pensionnat ont appliqué une discipline dans leur foyer et, de ce fait, leurs enfants réussissent bien dans leurs études. Sur une autre note, une répondante dit être devenue très protectrice de ses descendants, enfants et petits-enfants.

La notion de « bris dans les familles » a été abordée principalement par une répondante. Toutefois, à travers les discours des autres répondants, on perçoit qu'il s'agit là d'une réalité dans un certain nombre de familles. Par exemple, deux répondants parlent d'abus sexuels perpétrés au sein de leurs familles, ce qui a pu entraîner des bris relationnels. D'autres ont mentionné s'être sentis abandonnés ou rejetés, de leurs parents, ce qui a engendré de la colère en eux et entre eux, de façons temporaire ou permanente. Deux des répondants masculins se sont aussi éloignés de leurs familles et de leur communauté pour aller travailler ailleurs au Canada pendant plusieurs années et ce, très tôt après leur sortie du pensionnat, l'un d'entre eux indiquant qu'il se sentait obligé de s'éloigner, de « prendre le large » pour un temps afin de ne pas sombrer dans l'alcoolisme et la destruction de soi, suite à ses expériences au pensionnat. Finalement, cette consommation abusive d'alcool dans laquelle plusieurs sont tombés afin d'oublier les expériences et les souffrances du pensionnat, ainsi que la violence conjugale et familiale qui souvent en découle et dont parle un des répondants, indiquent aussi des bris familiaux.

Les effets du pensionnat sur leurs parents, selon les ex pensionnaires, renvoient à des sentiments de vide, de tristesse, de désolation, de culpabilité et d'impuissance. Ces sentiments ont conduit les parents abitibiwinnik à laisser derrière eux leur vie nomade en forêt afin de se rapprocher de leurs enfants, abandonnant ainsi leur mode de vie ancestral. Plusieurs familles ont ainsi séjourné à Amos pendant un certain temps. Entre autres endroits, une répondante mentionne que plusieurs familles avaient emménagé

un campement sur le terrain où se trouve aujourd'hui le cimetière d'Amos en bordure est de la ville. C'est de cette volonté de rapprochement avec leurs enfants qu'est née la communauté de Pikogan : « *Ils se sont dit on va se rapprocher un peu, on va les voir plus souvent...* » (Brigitte).

5.2.13 Le thème de la langue

Le thème de la langue revient à plusieurs reprises et sous plusieurs angles dans les résultats de cette recherche, celui-ci étant omniprésent à travers les discours de nos répondants. Selon la majorité des répondants et énoncé de diverses manières, le fait d'être empêché de parler l'algonquin entre eux a perturbé et insécurisé les enfants, les rendant vulnérables. Un point en particulier au sujet de la langue, mais non mentionné sous les rubriques précédentes, a été soulevé par deux des répondants. Ceux-ci expliquent que l'apprentissage du français servait à l'endoctrinement : « *apprendre le français, c'était apprendre la religion catholique* » (Brigitte et Antoine). Il est également important de révéler, à ce point-ci, que tous les ex pensionnaires interviewés, sauf une répondante qui ne l'a pas mentionné, ont déclaré être fiers d'avoir conservé leur langue. Toutefois, un répondant affirme que plusieurs Abitibiwinnik qui ont fréquenté le pensionnat « *ont cessé de parler à leurs enfants en algonquin* » (Antoine).

5.2.14 Sur le sentier de la guérison

Une des répondantes déclare être fière de voir que plusieurs s'en sont sortis suite à des thérapies, multiples en certains cas, comme dans celui d'un répondant qui révèle avoir suivi plusieurs psychothérapies et qu'il en a encore besoin parfois lorsque ses difficultés refont surface. La psychothérapie l'a surtout aidé dans les moments où ses amis sont décédés, encore jeunes, pris dans les griffes de la consommation d'alcool suite aux effets du pensionnat (Antoine).

Parmi les moyens de guérison, quatre répondants mentionnent que les séjours plus ou moins prolongés en forêt, très populaires dans la communauté, surtout chez les 35-40 ans et plus, constituent des thérapies en eux-mêmes, car ce sont des sources importantes de reprise de contact avec leur identité autochtone, donc de paix et de sérénité. De plus, selon la majorité des répondants, le fait de faire des efforts pour raviver la langue et certains éléments de culture dans la communauté, sources d'espoir, servent également à accroître le degré d'appartenance à ses origines et le niveau de fierté d'être Abitibiwinni. « *La plupart sont forts là-dessus, ils veulent, ils veulent* » affirme Carle. « *On essaie de toutes nos forces de conserver ce qu'on est capable de conserver encore* » corrobore Clémence. Deux autres façons, individuelles, de tenter de s'élever au-dessus des souvenirs et des souffrances qu'ils engendrent sont, d'une part, de ne plus en parler et d'apprendre à pardonner : « *la vie que j'ai vécue là-bas, je l'ai laissée là... mais on n'oublie pas* » (Constance); « *j'en parle plus, c'est du passé. On a fermé [c'est-à-dire, rasé] le pensionnat dernièrement, on a fait un souper, j'en parle plus* » (Brigitte); « *j'ai appris à pardonner avec les années. Ça a pris du temps là, mais j'ai appris à l'accepter, pis en acceptant là, j'ai appris beaucoup* » (Alain).

Sur le plan communautaire, selon un des répondants, une des façons importantes de contrer les souvenirs du pensionnat et de se voir avancer, lentement mais sûrement, vers une communauté autonome et en contrôle de sa destinée, est de cesser de perpétuer les enlèvements d'enfants dans la communauté en plaçant ceux qui en ont besoin, à cause de négligence ou d'abus parentaux, dans des familles de la communauté. Des efforts sont faits dans ce sens. Finalement, selon les membres du Comité du suivi de cette recherche, avoir l'opportunité de faire entendre leurs voix concernant les impacts de la colonisation, du pensionnat en particulier, par le truchement de cette recherche, est également thérapeutique. Selon les membres du Comité, outre le fait que cette recherche fait connaître le point de vue des Abitibiwinnik sur l'histoire de l'Abitibi et leur apport dans le développement de cette région, elle rehausse dans la communauté un sentiment de fierté de leurs origines.

6. DISCUSSION DES RÉSULTATS

Dans ce chapitre d'interprétation des résultats de la recherche, nous discuterons d'abord de la mesure dans laquelle nos objectifs ont été atteints en lien avec les angles d'analyse retenus. Dans un deuxième temps, des liens seront faits avec les écrits recensés. Par la suite, nous aborderons les résultats des entrevues avec les aînés, en regroupant et commentant les thèmes abordés et en faisant des liens entre les diverses réponses de ces derniers. Nous ferons subséquemment de même pour les données recueillies auprès des ex pensionnaires de St-Marc-de-Figuery. Nous terminerons ce chapitre par une discussion générale des résultats des deux catégories de répondants combinés en lien avec l'histoire et le développement de la communauté abitibiwinni de Pikogan ainsi qu'avec l'histoire et le développement de l'Abitibi en général.

6.1 Résultats et atteinte des objectifs de la recherche

Cette recherche visait cinq objectifs que nous rappelons brièvement ici : 1) répondre à la demande de la communauté de Pikogan de combler un vide d'information en provenance directe des Abitibiwinnik; 2) du point de vue des aînés abitibiwinnik, connaître l'apport de leur nation au développement de l'Abitibi; 3) connaître leurs perceptions et leurs sentiments face aux Blancs et à leur venue en Abitibi ainsi qu'envers la colonisation de cette région; 4) connaître et comprendre les impacts de cette colonisation, avec tout ce qu'elle comprend, sur leur vie en tant qu'individus, familles et communauté; 5) documenter davantage les expériences de vie des enfants au pensionnat de St-Marc-de-Figuery ainsi que les impacts de cette expérience.

Cette recherche a permis de combler un vide d'information, quoiqu'à des degrés divers, concernant tous les angles d'analyse retenus pour les entrevues auprès des aînés (apports, sentiments, perceptions et impacts). Quant aux entrevues auprès des ex pensionnaires, ces derniers ont été plus loquaces que les aînés, révélant ainsi une

grande richesse de données sur leur expérience au pensionnat de St-Marc-de-Figuery et l'impact de celle-ci sur leur vie. Ainsi, l'on peut affirmer que tous les objectifs de cette recherche ont été atteints mais pas nécessairement de façon complète. Il est à noter que les résultats d'une recherche qualitative exploratoire ne peuvent pas être généralisés. On peut en extrapoler certains, avec prudence. D'autres recherches seront donc nécessaires afin de combler les vides d'information ainsi que pour clarifier et valider certaines données. Cette étude aura cependant servi à procurer une base substantielle de données sur laquelle pourront s'appuyer des recherches subséquentes.

Cela étant dit, les types d'apports des Abitibiwinnik au développement de l'Abitibi ressortent clairement dans nos données et, selon les membres abitibiwinnik du Comité du suivi de cette recherche, de façon complète. Quant aux perceptions des Blancs et de leur venue en Abitibi par les aînés interviewés, leurs discours nous permettent d'établir une première liste de « caractéristiques attribuées aux Blancs », que nous présentons au point 6.3. Concernant les sentiments face à la venue et à l'installation des Blancs et envers la colonisation, certains sont révélés et, tout comme les apports, seront commentés plus loin. Quant aux impacts de la colonisation, cet objectif est moins clairement et pleinement atteint selon les réponses des aînés. Quelques impacts sont mentionnés, mais des informations et des précisions supplémentaires mériteraient d'être élucidées dans des recherches subséquentes. Le cinquième objectif a été atteint d'une façon substantielle, les ex pensionnaires ayant été plus loquaces que les aînés au cours des entrevues. Des recherches ultérieures, quantitatives et qualitatives, permettront de documenter davantage nos données quant au nombre des personnes abitibiwinnik ayant œuvré au développement de l'Abitibi et au degré de leur implication. Elles pourront également préciser, voire possiblement augmenter, la liste des perceptions des caractéristiques attribuées aux Blancs, les sentiments face à leur installation en Abitibi et les impacts de la colonisation sur la vie des familles abitibiwinnik. La richesse des données de cette recherche exploratoire satisfait l'équipe

des chercheurs et les membres du Comité du suivi de la recherche. Ceux-ci sont toutefois conscients que des recherches subséquentes préciseraient certains résultats.

6.2 Liens entre les résultats et les écrits recensés

De façon majoritaire, les résultats des entretiens avec les aînés ainsi que ceux des entrevues avec les ex pensionnaires confirment les écrits recensés. Toutefois, quelques nuances et commentaires particuliers sont apportés par les deux catégories de répondants et méritent qu'on s'y attarde. De plus, un nombre substantiel d'ajouts aux écrits recensés seront élucidés et commentés au point 6.3.

6.2.1 Liens entre les données des aînés et les écrits

Dans sa chronique sur les Algonquins, Couture (1983) mentionne que les Amérindiens commençaient, dès le début, à s'inquiéter un peu de l'arrivée des colons qui empiétaient sur leur territoire. Puis, au fil du temps, de la déforestation surtout, leurs motifs d'inquiétudes devenaient plus graves, sans toutefois manquer au principe, sacré pour eux, d'hospitalité. Ces écrits sont confirmés, quoique de façon nuancée et différente, dans cette recherche. En effet, aucun des aînés interviewés n'a exprimé de sentiments négatifs face à la venue des Blancs au début. Leurs propos sont plutôt neutres face aux nouveaux arrivants qu'ils observaient mais avec qui ils n'avaient, somme toute, que peu de contact en raison de la barrière de langue et du fait qu'ils vivaient chacun de leur côté et à leur manière.

Par ailleurs, il ressort clairement dans nos résultats que la technologie et les facilités au plan physique et matériel que les colons apportaient et partageaient avec les autochtones de la région étaient fort bienvenues. Par contre, par la suite, tel que mentionné par Couture (1983, leurs inquiétudes ont augmenté substantiellement car ils se sont sentis envahis et menacés dans leur existence par le défrichement relativement agressif et rapide qui faisait fuir leurs moyens de subsistance : les animaux de la forêt.

De plus, il est clair également que les personnes interviewées font une distinction entre le gouvernement colonisateur, dans lequel ils n'ont pas confiance, et les simples colons qui s'installaient avec leurs familles et qui vivaient d'ailleurs dans la misère au début ce qui confirme les écrits recensés sur le sujet. Ils étaient donc prêts, tel que l'énonce Couture (1983) de façon hospitalière, à partager leur vaste territoire avec les nouveaux venus ainsi qu'à les aider à se débrouiller dans ces lieux, mais pas à être traités irrespectueusement, voire avec injustice et mépris, sans égard au fait de leur occupation et habitation millénaire dans cette région. Ces résultats de nos entrevues confirment donc les écrits de Paquin (1981), de Vincent (1995) et de Dupuis (2001). En fait, l'affirmation de Dupuis (2001 :87) : « *les Autochtones réclament [...] que leur point de vue soit entendu...* », est clairement confirmée dans cette recherche qui visait, justement, à faire connaître leur point de vue.

Sur la question des « riches gisements miniers » de la région d'Abitibi et qui rendent cette région mondialement reconnue sur le plan des métaux précieux que livre son sous-sol, cette recherche révèle que les Abitibiwinnik en sont bien conscients. À ce chapitre l'une des aînées commente ainsi : « *les mines donnent rien en retour aux Anishinabek et pourtant sont sur nos terres* » (Colette). Par ce commentaire, cette aînée envoie un message soulevant le fait que les Algonquins du Québec n'ont jamais signé de traité avec le Canada ou le Québec acceptant de céder leurs terres, incluant leur sous-sol, en tout ou en partie, aux colonisateurs blancs, ce qui crée une certaine amertume chez eux. Les propos de cette répondante ainsi que ceux d'Alphonse à propos des relations entre les Nations autochtones et les deux paliers de gouvernements du Canada confirment les écrits et documentaires à ce sujet (Couture, 1983; Desjardins et Mondorie, 2007; Dupuis, 2001; Gros-Louis et al, 1974).

Quant à la question du pensionnat de St-Marc-de-Figuery, telle que perçue par les aînés dont les enfants ont été placés dans cette institution, les termes qu'ils utilisent pour parler de ce triste, voire désarmant épisode dans leur vie confirment les nombreux

écrits recensés sur divers points : premièrement, qu'ils étaient forcés d'y envoyer leurs enfants : « *épouvantable de se faire arracher nos enfants. J'avais l'impression qu'on me volait mes enfants* » (Irène). Deuxièmement, qu'ils étaient tenus à l'écart du pensionnat, qu'ils ignoraient comment on y traitait leurs enfants et que cela (les pratiques punitives en général et les abus sexuels en particulier) était incroyable à leurs yeux : « *on ne savait pas ce qui se passait... On ne croyait pas à cela parce qu'on avait cru que les enfants avaient affaire à des gens qui priaient...* » (Lorette).

6.2.2 Liens entre les données des ex pensionnaires et les écrits

La forte majorité des écrits sur les pensionnats au Canada ne relatent que des expériences négatives, voire traumatisantes, à tous les niveaux de l'existence humaine: physique, psychologique, relationnelle, intellectuelle, sexuelle et spirituelle et révèlent des séquelles de longue durée, voire intergénérationnelles. Quelques éléments positifs ressortent dans un écrit recensé sur les pensionnats du Québec (Ottawa, 2010) concernant les sports et autres loisirs. Nos résultats confirment la majeure partie de ces écrits, tant négatifs que positifs, mais en général ils font preuve de moins de virulence dans les discours des répondants face à leur expérience du pensionnat, que les écrits canadiens recensés qui dénoncent majoritairement ce régime avec force et indignation. À titre d'exemples, Carle parle d'une certaine satisfaction d'y être allé, car cela lui a permis de travailler et de voyager dans sa vie et il en est fier. Pour sa part, Clémence affirme que cette expérience constituait un incontournable au XX^{ème} siècle, tout en ajoutant avec une certaine tristesse mêlée de frustration que les responsables du pensionnat auraient pu agir autrement, qu'il est dommage qu'il en ait été ainsi. Puis, d'autres répondants disent qu'avoir acquis la langue française ainsi que de la discipline dans leur vie leur ont bien servi à eux, à leurs descendants ainsi qu'à la communauté en général. Finalement, un répondant, Alain, dit avoir réussi à accepter cet épisode et à pardonner. L'ouverture assez tardive des pensionnats au Québec et leur durée

beaucoup moins longue par rapport à ceux de l'ouest canadien dont certains ont ouvert leurs portes vers la fin du XIX^{ème} siècle expliquent possiblement cet écart d'indignation.

Bien que les ex pensionnaires que nous avons rencontrés aient été, ou nous aient semblés, plus sobres dans leurs perceptions, leurs sentiments et leurs dénonciations des pratiques au pensionnat, ils nous ont tout de même décrit les mêmes phénomènes abusifs que ce que nous retrouvons dans les écrits, confirmant ainsi ces réalités. Concernant les agressions sexuelles, quelques répondants ont fait allusion à des sous-entendus d'agressions possibles, notamment chez les garçons, mais aucun n'est entré dans des détails. Toutefois une répondante nous a fait une remarque pertinente qui n'apparaît pas dans notre recension des écrits. Selon elle, les prédateurs n'agressaient que les plus faibles, timides et vulnérables non enclines à se défendre. Ces enfants avaient aussi, fort probablement une estime de soi fragile. Cela confirme l'analyse de Duclos (2004 :126). Pour un enfant qui possède une solide estime personnelle, affirme cette auteure, « *il lui sera plus facile de... repousser les agressions extérieures... il n'hésitera pas à demander de l'aide à ceux qui l'entourent...* ». Que les parents ne croyaient pas les enfants qui leur racontaient de tels agressions est bel et bien confirmé dans les propos des aînés ainsi que ceux des ex pensionnaires.

Certains de nos résultats diffèrent quelque peu des écrits. En effet, la littérature mentionne, par exemple, que dans ce milieu hostile, les autorités dénigraient leurs parents, leurs ancêtres et leurs cultures et que, suite à cela, les pensionnaires apprenaient à avoir honte d'être Indiens. Nos répondants n'ont fait aucune mention de ce genre de dénigrement et tous les ex pensionnaires interviewés ont affirmé être fiers de leur culture et de leurs origines. D'autre part, Tremblay (2008) cite un ex pensionnaire de St-Marc disant : « *le pensionnat est en morceaux maintenant... C'est la même chose pour nous* ». Nos répondants ne se sont pas montrés aussi fatalistes. Par exemples : une répondante (Constance) dit que lorsqu'elle est sortie du pensionnat, sans toutefois l'avoir oublié, elle l'a « *laissé là* ». Elle a repris sa vie en main, tout en se

servant de ce qu'elle y avait appris aux plans académique et artistique et elle s'est bâti une carrière assez enviable. Une autre dit « *c'est du passé... j'en parle plus* » (Brigitte). Une autre encore affirme y avoir appris comment ne pas agir avec les enfants et que cela a affermi sa pensée à savoir qu'on doit les traiter avec respect et indulgence selon leur âge et leur capacité de compréhension, ce qu'elle a mis en pratique dans sa vie. Cette même répondante (Clémence) explique aussi que les apprentissages faits au pensionnat ont permis à la communauté de se développer et de se gouverner de façon autonome. Concernant les relations intergénérationnelles, Ottawa (2010) parle d'un écart culturel grandissant entre parents et enfants. Comme nous le verrons plus loin, nos répondants ne mentionnent pas un tel écart, car ils ont tous conservé leur langue.

Il semble donc que plusieurs ex pensionnaires ont décidé de ramasser certains « *morceaux* » positifs et même négatifs, de tourner ces derniers à la positive, de recoller le tout et de devenir des modèles dans leur communauté afin d'avancer eux-mêmes et de faire avancer leur Nation à laquelle ils sont fiers d'appartenir.

6.3 Discours des aînés

Les aînés interviewés n'ont pas tous répondu avec le même intérêt ni la même ardeur aux concepts traités selon notre cadre analytique. De façon générale, ces répondants se sont montrés plutôt neutres dans leurs réponses sur la majorité des thèmes abordés et ont démontré qu'ils faisaient des distinctions entre les colonisateurs (État et Église combinés) et les colons venus s'installer en Abitibi.

Trois personnes ont décidé de commencer leur récit en relatant leur vie nomadique en forêt avant la colonisation. Somme toute, quoique décrite comme bien « occupée à des activités de survie » et « difficile », surtout au niveau des voyages en canot en ce temps-là, cette vie était simplement considérée comme « normale » pour les Abitibiwinnik qui ignoraient les nouvelles technologies qui allaient faciliter leur vie. De plus, ils ne se

voyaient pas comme « pauvres », tous étant soumis aux mêmes situations et possibilités : mêmes types d’habitation qui devaient être transportables et abondance ou non de gibier, de poisson et de plantes pour se nourrir. La notion de « pauvreté » n’a été introduite dans ce milieu que lorsque des comparaisons ont pu être faites entre les Autochtones et les Blancs ainsi qu’entre eux, selon les opportunités de travailler pour un salaire et les capacités de chacun de s’offrir les nouvelles technologies.

Les perceptions et sentiments des aînés interviewés par rapport aux Blancs sont de deux ordres : positif et négatif, indiquant par là que ces personnes ont eu des expériences diverses auprès des colons. Leurs perceptions, indiquées non seulement en réponse à cette question précise, mais repérées à travers leur discours, ont permis d’établir une première liste, non exhaustive, loin s’en faut, des caractéristiques qu’ils attribuent aux Blancs en général. Le tableau 6.1 ci-dessous nomme ces caractéristiques.

Tableau 6.1 – Perception des caractéristiques des Blancs par les aînés abitibiwinnik

<u>Caractéristiques positives</u>	<u>Caractéristiques négatives</u>
Les Blancs facilitent la vie quotidienne par les technologies qu’ils ont inventées	Les Blancs sont envahissants
Ce sont des développeurs	Ce sont des « buveurs » (d’alcool) et cela est « tannant »
Ils ont le sens du bien-être physique, matériel	Ils sont durs avec les animaux
Ils ont le sens des affaires	Ils sont destructeurs (de l’environnement)
Certains sont généreux, aidants et respectueux des Autochtones.	Certains se croient supérieurs aux Autochtones et sont méprisants, surtout leurs gouvernements malhonnêtes.

Quant à l’apport des Abitibiwinnik au développement de l’Abitibi, la liste des métiers qu’ils ont exercés indiquent clairement qu’ils n’étaient, et ne sont pas, entièrement réfractaires à ce qu’on appelle « le développement », non plus qu’à l’amélioration des

conditions de vie ni au fait que les nouveaux venus partagent les ressources de leur territoire. Au contraire, ils ont œuvré, à titre d'ouvriers ou de guides, dans tous les secteurs importants d'activités économiques de la région : à la coupe du bois en général et, en particulier, à la coupe de lignes permettant le passage des fils électriques à haute tension d'Hydro Québec, à la préparation du bois pour la construction dans les moulins à scie, à la reforestation par la plantation d'arbres, à titres de guides et d'aides de camp pour les prospecteurs miniers, à la construction et à la maintenance de la ligne de chemin de fer, à la mise en place des trottoirs et au service des vidanges dans la ville d'Amos, en tant que guides de chasse et, dans quelques cas, comme aides en saison de récoltes pour des agriculteurs. Selon leurs propos, le fait de travailler ainsi et de gagner un salaire était bienvenu tant du point de vue du travailleur appréciant ce qu'il fait que du point de vue de la sécurité que cela procure à la famille qui peut ainsi être assurée de manger chaque jour.

En somme, les aînés abitibiwinnik révèlent dans leurs discours, que leur Nation est prête à partager son vaste territoire avec d'autres peuples, à participer au développement technologique qui facilite la vie quotidienne pour tous, mais leur message est que cela se fasse dans la reconnaissance de leur existence millénaire sur ce territoire qu'ils n'ont jamais cédé aux Blancs ainsi que le respect les uns des autres et de l'environnement. Par contre, ils présentent aussi quelques préoccupations quant à leurs perceptions des impacts du développement technologique sur la vie sociale et économique. D'une part, la technologie fait en sorte que les humains jouissent de plus de temps pour faire autre chose que s'occuper de leur survie. Or, dans une communauté où tous vivent à proximité les uns des autres et où le chômage, donc l'oisiveté, est particulièrement élevé, cette réalité produit un terreau fertile pour le commérage, ce qui nuit aux relations saines et plaisantes. D'autre part, le fait de pouvoir simplement appuyer sur des boutons pour faire fonctionner nombre de machines et d'appareils fait en sorte que les gens n'ont plus l'obligation de faire des efforts physiques pour leur survie, ce qui les tenaient en forme et en santé dans le passé. Finalement, toute cette belle technologie,

dit l'un de nos répondants, il faut la payer avec de l'argent qu'il faut « gagner » par le travail. En jouer implique des obligations, des contraintes, des dépendances. Bref, si la vie nomade traditionnelle en forêt était fort occupée surtout à la survie et difficile au niveau des déplacements en particulier, la vie moderne sédentaire l'est, elle aussi, mais sur d'autres plans. Cette vie sédentaire, dans une communauté où tous vivent à proximité les uns des autres peut sembler favoriser les liens entre les personnes et les familles. Toutefois, les répondants révèlent que s'ils se rencontrent ou se voient plus souvent, les réelles visites entre eux, qui étaient naguère moins fréquentes dues à l'éloignement, étaient de nature plus harmonieuses et agréables. Aujourd'hui, dans cette petite communauté, le commérage est devenu un objet majeur de conversation selon certains de nos répondants, ce qui entraîne ou risque d'entraîner de la zizanie entre les familles et dans la collectivité en général. Dans ce sens, une certaine nostalgie de la vie en forêt transparait dans les discours. Il est à noter ici que dans ses cours aux étudiants autochtones et dans les recherches qu'elle poursuit dans une autre communauté, la chercheuse principale a relevé ces mêmes préoccupations au sujet des difficultés relationnelles engendrées par ce que certaines personnes autochtones ont appelé « *le fléau du commérage* ». Cette sensibilité particulière face au commérage et aux rumeurs malsaines qui en découlent s'explique fort probablement du fait de la valeur élevée que les nations autochtones placent sur l'harmonie dans la collectivité.

Au sujet du pensionnat, leurs souvenirs et leurs sentiments sont tristes et amers, du fait de leur impuissance devant l'imposition de ce système devant lequel ils n'avaient pas le choix que de démissionner de leur rôle de parents car le gouvernement, selon leur terme, leur « arrachait » leurs enfants. Puis, par la suite, des « hommes de Dieu » en qui ils faisaient confiance les tenaient à l'écart et ignorants des règlements, des punitions et des abus qui se passaient dans cette institution où, de surcroît, leurs enfants perdaient leur langue et leur culture. Certains s'étaient rapprochés du pensionnat afin de pouvoir voir leurs enfants plus souvent, mais en vain. De cet épisode, les aînés interviewés se sont sentis leurrés et dupés en tant que parents, ce qui

les laisse, encore aujourd'hui, imbus d'un chagrin palpable sans toutefois avoir exprimé de rancune face aux autorités qui leur ont fait subir une telle intrusion dans leur vie et leur responsabilité parentale.

Sur la question des mariages entre Algonquins et Blancs, les aînés s'expriment de façon plutôt neutre en constatant que le phénomène leur paraît incontournable. Le bémol que l'une des répondantes ajoute, en précisant qu'il ne s'agit pas là d'une pensée raciste, est que ces unions mixtes desquelles viennent des enfants métis diluent et diminuent l'identité anishinabe, une identité déjà ébranlée par la diminution de l'usage de leur langue et de certaines pratiques culturelles, phénomène engendré par le pensionnat. Cette répondante se montre donc préoccupée non pas du fait qu'Algonquins et Blancs se rassemblent et vivent ensemble, mais du danger de voir sa Nation, minoritaire, lentement disparaître dans le processus de relations interculturelles.

6.4 Discours des ex pensionnaires de St-Marc-de-Figuery

Relatant leurs expériences de vie au pensionnat, les personnes interviewées dévoilent des souvenirs positifs et négatifs. Nous discuterons ici de ces points en les catégorisant en éléments positifs et éléments négatifs selon les perceptions et les sentiments exprimés par les ex pensionnaires. Les impacts du pensionnat et l'influence exercée par celui-ci sur les plans individuel, familial et communautaire feront ensuite l'objet d'analyse qui prendra fin avec une discussion concernant leurs perceptions, avec le recul du temps, et les moyens de guérison qu'ont emprunté les ex pensionnaires interviewés.

Concernant les perceptions et les sentiments positifs exprimés, on retrouve les termes suivants : appris, correct, satisfait, bon/bonne, mangeable, propre, confortable, fine, humaine, plus facile d'approche, faisant preuve de charité chrétienne, parfois complice (en parlant de laïques et de certaines religieuses), fier (de gagner contre les Blancs au

hockey, d'avoir appris à jouer d'un instrument de musique et de leur culture), solidarité, compassion, entraide, amitié (dans les relations entre enfants), plaisir. Il est à noter que sur certains points, on retrouve des propos de type plutôt neutre et des pensées mitigées ou diversifiées (que nous classons ici dans « positif ») allant de « satisfaisant » ou « correct » en passant « humanité » et « charité chrétienne », à « fierté » et « plaisir ». Pour utiliser une analogie musicale, les termes employés sont plutôt de type « bémol » et, tel que nous le verrons plus loin, habituellement accompagnés d'un côté négatif. Les points relatés sont majoritairement d'ordre physique, suivis de satisfactions au niveau d'apprentissages intellectuels et de quelques relations réconfortantes mais sans pouvoir. Finalement, certaines perceptions n'ont été considérées comme positives que par la suite, non au moment de leur passage au pensionnat.

6.4.1 Les éléments positifs au pensionnat

Parmi les expériences positives du pensionnat, les activités ludiques, tant sportives qu'artistiques, viennent en tête, le hockey et la musique en particulier. Pour certains des enfants les plus âgés, quelques permissions de séjours en forêt pour aller à la trappe et ramener de la viande de petit gibier au pensionnat. Ces activités sont nettement qualifiées de fierté et de plaisir.

Outre ces agréables souvenirs et, quoique vécue difficilement à l'époque du pensionnat, l'appréciation d'avoir appris la langue française et d'autres matières académiques est marquante. Avec le recul du temps, les ex pensionnaires se sont rendus compte que ces apprentissages ont fait d'eux des modèles dans la communauté. Ces connaissances leur ont permis de poursuivre des formations subséquentes, notamment en enseignement, en administration et dans certains métiers, leur ouvrant la porte au marché de l'emploi. De plus, elles leur ont permis de contribuer substantiellement au développement de l'autonomie de leur communauté en matière de gérance politique, sociale, éducative et économique. Ces apprentissages ont également fait en sorte qu'ils comprennent mieux

la culture de la société environnante, qu'ils peuvent négocier et défendre leurs intérêts sur une base plus équitable que par le passé avec les deux paliers de gouvernements du Canada et les organismes qui s'y rattachent, leur assurant ainsi un degré plus élevé de contrôle sur leur destinée communautaire.

Toujours au plan des apprentissages, une découverte a enchanté les jeunes pensionnaires : il existe d'autres « sortes » d'Indiens et ceux-ci parlent un autre dialecte. Il s'agit des Attikameks, dont certains ont aussi fréquenté le pensionnat de St-Marc. Les répondants se rappellent avec plaisir avoir appris des mots autochtones nouveaux et d'avoir enseigné, en cachette, leur propre langue à ces autres Indiens. Des amitiés durables se sont également développées entre ces enfants d'origines différentes.

Au plan des relations humaines positives, les ex pensionnaires se rappellent de la solidarité, de la compassion, de l'entraide et de l'amitié qui unissaient les enfants entre eux, qu'ils soient de la même communauté ou pas. Ces relations solidaires étaient essentielles afin qu'ils conservent leur identité et leur lien d'appartenance autochtone, base de la formation et de la maintenance de leur estime de soi (Duclos, 2004). Quant aux relations avec les adultes du pensionnat, l'infirmière (dont on ignore si elle était religieuse ou laïque) ressort comme ayant été « *ben fine* ». Les répondants parlent aussi des enseignantes laïques comme étant « plus humaines » que les religieuses, donc plus « approchables » et parfois même complices, donc quelque peu sécurisantes sans toutefois avoir de pouvoir ni au-delà de leur classe, ni pour améliorer leur traitement.

En matière de confort physique, les lits étaient propres et confortables et le fait d'avoir eu « *beaucoup de pommes à manger* » était fort apprécié selon les propos des ex pensionnaires. Quant aux repas eux-mêmes, les points de vue sont mitigés, mais une répondante dit que les pâtés chinois, le baloney avec pommes de terre pilées et les macaronis à la viande étaient bons. Il y avait aussi du lait de façon régulière et parfois des œufs, aliments non disponibles en forêt. De plus, les repas servis à l'infirmierie

étaient meilleurs que les repas collectifs. Cette réalité, combinée à la gentillesse de l’infirmière faisait en sorte que l’expérience d’être malade avait un côté positif.

Finalement, quoique non appréciée à l’époque du pensionnat, l’apprentissage de la discipline et d’une routine quotidienne, que certains ont qualifié de régime militaire, est considéré, avec le recul du temps, comme ayant été positif par la majorité des ex pensionnaires interviewés. La discipline leur a permis de se trouver et de conserver des emplois. Certains parents ont dit avoir établi une discipline dans leurs foyers ce qui a été bénéfique pour les études de leurs enfants.

Le tableau qui suit fait le décompte des expériences positives au pensionnat.

Tableau 6.2 – Expériences positives au pensionnat

<p>1. Activités ludiques (plaisir et fierté)</p>	<p>Sportives : hockey, ballon balai, baseball</p> <p>De jeux : extérieurs (glissade en hiver et baignades lorsque possible en juin); intérieurs : divers jeux de table et de société.</p> <p>Artistiques : instruments de musique, chant, théâtre, broderie.</p> <p>Autres : permission d’aller à la trappe à l’occasion, pour les garçons plus âgés, et aide à des travaux manuels intéressants pour certains.</p>
<p>2. Apprentissage / découverte (plaisir, surprise)</p>	<p>Tel que mentionné ci-haut, apprentissages artistiques (musique etc...) et académique.</p> <p>Découverte qu’il y a d’autres sortes d’Indiens et apprentissage de mots de leur langue.</p>
<p>3. Relations humaines (réconfortantes)</p> <p>(agréables, rassurantes, sécurisantes)</p>	<p>Avec les autres enfants : solidarité, entraide, compassion, amitié.</p> <p>Avec les adultes : avec l’infirmière et avec les enseignantes laïques, parfois complices, et avec certains religieux et certaines religieuses.</p>
<p>4. Confort physique (apprécié, bon, correct, propre, confortable, satisfaisant)</p>	<p>Certains aliments : les pommes, #1; les mets à l’infirmierie #2; puis le lait, les œufs, les macaronis, les pâtés chinois et une combinaison de baloney/pommes de terre pilées</p>

<p>5. Expériences moins positives au pensionnat, mais avec le temps, devenues positives :</p> <p>5.1 Apprentissage de la langue</p> <p>5.2 Apprentissage de la discipline</p>	<p>Les lits étaient propres et confortables</p> <p>A permis des formations subséquentes, l'obtention d'emplois, de devenir des modèles dans la communauté, de développer l'autonomie de la nation aux plans politique, social, éducatif, économique, de comprendre la culture de la société environnante, de négocier et défendre les intérêts de la nation avec plus d'équité et de connaissance avec les instances gouvernementales et de hausser le degré de contrôle de la communauté sur sa destinée.</p> <p>A permis de trouver et de conserver des emplois et a contribué aux performances et réussites scolaires de leurs enfants.</p>
--	--

6.4.2 Les éléments négatifs au pensionnat

Du côté des perceptions et des sentiments négatifs, on retrouve les termes suivants dans les discours des ex pensionnaires : chocs, pertes (de plusieurs ordres), vide, tristesse, souffrances, séparation, empêchement, interdiction, incompréhension, abandon, insécurité, dépouillement, transformation, numéro, traumatisme, punitions, battus, enfermés, abus, agressions, compétition, mépris, ennui, solitude, peur (incluant peur de Dieu), frousse, brutal, impuissance, honte, désorienté, perdu, révolté, en colère, vulnérable, brimé, humilié, rabaissé, obligé « il faut... il fallait... », coupable, manque de respect, péché, endoctrinement, règlements, régime militaire très sévère, fort, raide, dur, très long, petits soldats, moutons, « tous pareils », sans personnalité, sans liberté, sans repère, vie à l'étroit, enfermé dans une bulle, pas mangeable, incrédulité déplorable (des parents).

Il est notable que dès leur arrivée et leur entrée dans l'institution du pensionnat, les enfants qui, dans bien des cas, n'avaient jamais vu un religieux ou une religieuse tout de noir vêtu et qui, de surcroît, ignoraient la culture et la langue des Blancs ainsi que ce qui se passait dans leur système scolaire, subissaient un choc sévère, voire traumatisant. Pour la plupart, tel que le décrivent les répondants, ces enfants avaient jusque là vécu

en forêt avec leurs parents et leur fratrie, dans de grands espaces, avec peu de contraintes, sans règlement ni discipline particulière, ni horaire fixe, ni notion de péché, ni punitions physiques, ni rabaissement. Leurs parents n'ayant jamais fréquenté une institution scolaire « Béatrice » ou autre, ils ne pouvaient pas les préparer à ce qu'ils allaient vivre dans ce lieu fermé, à l'abri des yeux et des oreilles de leurs parents et de la population générale. Cet accueil, dépourvu de chaleur humaine, semble avoir été planifié de façon à ce que ces enfants sachent immédiatement qu'ils devaient se soumettre à des règlements sévères les forçant ainsi à rompre instantanément leurs liens avec leurs parents, leurs frères et sœurs, leur vie antérieure, leur langue, leur identité culturelle voire même, leur propre personnalité. Leurs sentiments de vulnérabilité, d'insécurité, d'incompréhension, de peur, de solitude, d'abandon, de dépouillement étaient donc à leur comble. Ils devenaient instantanément des numéros « tous pareils » comme le décrivent, chacun à leur façon, tous les ex pensionnaires sauf un, le plus âgé qui, selon ses propos, « *n'avait pas peur des Blancs,* » car il les connaissait déjà. Ce choc était de taille et il persiste dans leur mémoire car ils ont été abruptement bafoués dans leur identité sur le plan individuel ainsi qu'en apprenant, de façon dure et rigide que leur style de vie, leur culture et leur langue sont considérés comme inférieurs. Ils se sont donc sentis méprisés quant à leur appartenance collective.

De plus, l'interdiction formelle et immédiate de parler leur langue faisait en sorte de séparer les enfants entre eux car ils ne pouvaient pas communiquer sous risque d'être punis sévèrement, parfois par des « *clagues* » sur la bouche. Chacun devenait de ce fait seul au monde, tout en étant des numéros « *tous pareils* » et ce, dans un monde qui leur était complètement étranger. Qui plus est, une des répondantes explique qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de parler sa langue car, dit-elle : « *Fallait ben que je pense* ». Cette réflexion révèle que le fait d'être privé de parler sa langue coupe également la personne d'une connexion avec son être intérieur. Afin d'établir cette connexion, ces enfants devaient constamment non seulement traduire, dans la mesure du possible, les paroles entendues en français mais aussi les transposer dans leur langue et leur culture

dans laquelle plusieurs de ces notions manquaient telles, par exemple, celles de péché (voir Schelbert 2009 :52, sur ce point) de règlement et d'horaire. En effet, affirme Brant Castellano (2004 :101), « *la langue fournit les codes pour l'interprétation de la réalité* » (traduction libre).

Sur le plan physique, si ces enfants pouvaient compter sur la propreté et le confort de leur lit, sur quelques repas plus « mangeables » voire « bons » et sur des loisirs agréables et valorisants, les ex pensionnaires se rappellent aussi de situations douloureuses. Les termes négatifs utilisés pour décrire ces situations sont, en fait, beaucoup plus intenses que ceux énoncés pour relater les points positifs dont ils se souviennent : *être dépouillés de ses vêtements, voir ses cheveux jetés à la poubelle, subir un réveil brutal, être pris par le chignon du cou... des fois c'était quasiment perdre connaissance; recevoir des claques tout le temps sur la bouche, rester à genoux ou debout longtemps en punition*. Mais c'est surtout sur le plan psychologique que les enfants souffraient le plus, comme en témoignent les termes utilisés dans leurs récits dont la liste est établie au début de cette section, et qui sont repris avec quelques détails au tableau 6.3 ci-dessous. Qui plus est, comme les personnes en autorité dans le pensionnat étaient, à leurs yeux, des « représentants sur terre d'un Dieu apeurant », et que leurs parents considéraient comme de saintes personnes incapables de faire du mal, ces enfants se retrouvaient dans un vide de support, une vulnérabilité absolue, une insécurité totale face non seulement aux humains, mais à Dieu lui-même, ce « *gros bonhomme avec une grosse barbe assis sur son trône en haut* » comme le décrit un des ex pensionnaires qui conclut « *t'as de quoi avoir peur là* ». Les sentiments de peur, d'abandon et de vulnérabilité étaient donc omniprésents dans la vie de ces enfants puisque pour plusieurs d'entre eux, il n'y avait pas de possibilité de trouver refuge chez leurs parents, car ils étaient inatteignables étant isolés d'eux, et que ces derniers ignoraient ou ne comprenaient pas ce qui se passait dans cet établissement et avaient peine à croire les récits de leurs enfants.

Tableau 6.3 – Expériences négatives au pensionnat

<p>Au plan physique, (incluant sexuel) Dès l'entrée au pensionnat</p>	<p>Pertes instantanées, dès l'entrée, par le dépouillement de ses vêtements (souvent tout neufs, achetés ou confectionnés par la mère) pour revêtir un uniforme, « <i>tous pareils</i> », par une coupe de cheveux identique pour tous et voir ses cheveux jetés à la poubelle.</p> <p>Punitions physiques sévères, dures : des « <i>claques sur la bouche</i> » pour avoir parlé l'Algonquin; des enfermements dans un placard noir et exigü; l'obligation de se ternir debout ou à genoux pendant des heures; devoir se coucher sans manger; être serré très fort dans le « <i>chignon du cou</i> »; être battu si fort qu'un enfant se retrouve par terre, voire avec un membre cassé.</p> <p>Agressions sexuelles chez certains enfants. Selon les propos d'une répondante, les enfants timides, petits et vulnérables en étaient les proies. Ceux et celles qui avaient déjà une estime personnelle forte et qui osaient se défendre n'étaient pas touchés.</p> <p>Nourriture souvent immangeable (ex : gruaux « <i>pas bon</i> » chaque matin et absence de nourriture traditionnelle (ex : bannique, gibier).</p>
<p>Aux plans psychologique et affectif/relationnel Dès l'entrée au pensionnat</p>	<p>Choc traumatisant, dès l'entrée, dû à la perte de son identité et de sa personnalité par la perte de ses vêtements et le port d'un uniforme, la coupe de cheveux, l'attribution d'un numéro, la discipline imposée (tous en rang, tous à l'heure « <i>comme des petits soldats</i> » (choc de taille pour l'estime de soi).</p> <p>Choc et peur face aux religieux et religieuses tout de noir vêtus, inapprochables, apeurants et paraissant inhumains.</p> <p>Choc traumatisant, dès l'entrée, de la perte de liberté et d'espace dans un lieu fermé, restreint, enrégimenté, où on est brimé et toujours obligé à quelque chose, climat de vie auquel les enfants autochtones n'avaient pas l'habitude.</p> <p>Choc traumatisant, tristesse, insécurité, sentiment de solitude, de vide et de souffrances dû à la séparation, dès l'entrée, des fratries. De plus, souffrance de l'interdiction de voir, de parler, de consoler ou d'être consolé par un frère, une sœur.</p> <p>Incompréhension et sentiments d'insécurité, de</p>

	Perception de « <i>manque de charité chrétienne</i> » de la part des religieux et religieuses qui enseignaient la religion catholique.
--	--

6.4.3 Impacts et influence du pensionnat

Au chapitre des impacts du pensionnat sur les individus, il est intéressant de constater qu'aucun des répondants à cette recherche n'a perdu sa langue maternelle ni son identité culturelle de laquelle tous se disent fiers. Tous mentionnent retourner aux sources de leur culture par des séjours en forêt, que cela est populaire dans la communauté de Pikogan, mais surtout à compter de l'âge de 35 ou 40 ans. Ce comportement ou « *pattern* » semble être intergénérationnel, c'est-à-dire que, selon nos répondants, les jeunes de la communauté tendent à mettre leur culture en veilleuse pour un temps et se tournent plutôt vers les manières dites « modernes » de vivre. Après une certaine période de ce style de vie, ils éprouvent en général le besoin de retourner à leurs sources. Par contre, les répondants affirment aussi que peu de familles parlent encore l'Algonquin entre eux et que leur langue, donc, est moins utilisée qu'elle le devrait dans la communauté. D'un autre côté, ils mentionnent également qu'il y a un regain de ferveur pour l'apprentissage de la langue et de la culture. L'impact de la colonisation et du pensionnat en particulier sur la langue et la culture se ferait donc sentir en vagues, selon l'âge, dans la communauté : peu ou pas d'apprentissage de la langue au foyer pendant la tendre enfance; apprentissage soutenu de la langue et de la culture dans l'enfance à l'école primaire Migwan; peu ou pas de pratique de la langue et de la culture à l'adolescence, du fait que les jeunes fréquentent l'école secondaire à Amos; peu ou pas de pratique chez les jeunes adultes également puis, à compter de l'âge de 35-40 ans, besoin ressenti et décision de prendre part à l'avivement linguistique et culturelle de sa nation. La fierté de sa culture ne se perd pas, affirme l'un des répondants.

Aucun des répondants ne mentionne avoir vécu une détérioration des relations avec ses parents, du moins à long terme. Une répondante a souligné qu'elle avait une relation « *différente* », qu'elle ne se sentait pas aussi bien comprise qu'elle le désirerait d'eux, mais sans plus. Certains ont révélé avoir ressenti, en tant qu'enfant, adolescent et jeune adulte, de la colère, voire de la révolte due à leur sentiment d'avoir été abandonnés par leurs parents. Toutefois, selon leurs discours, cette colère et cette révolte n'étaient pas nécessairement ou entièrement dirigées vers leurs parents, mais aussi vers les circonstances et le système qui les ont obligés à vivre l'épreuve de ce type de scolarisation dure, enfermée et loin des leurs pendant de longues périodes. Du côté des répondants masculins, afin de ne pas sombrer dans l'alcoolisme et autres dépendances destructrices suite à leur expérience, ou afin de parfaire leur formation et de se trouver de l'emploi, les trois répondants ont mentionné avoir quitté la communauté et la région pour un temps. L'un d'entre eux a même séjourné en prison à une époque, ce qui a eu un impact positif sur sa vie ultérieure, ayant eu l'occasion, là, de lire la Bible, de réfléchir à ses messages et de décider de transformer sa vie dans un sens positif. Un des répondants affirme avoir eu beaucoup de soutien de ses parents et de sa famille, lui permettant de retrouver son équilibre dans la vie.

Du côté féminin, les parcours ont été un peu plus diversifiés : deux des répondantes ont suivi des formations plus poussées, à Amos, à leur sortie du pensionnat où, affirment-elles, elles ont été traitées avec beaucoup plus de respect et de courtoisie, les réconciliant ainsi, dans une certaine mesure, avec le monde des Blancs, sans toutefois les réconcilier avec le régime du pensionnat qu'elles déplorent vivement. Les deux autres répondantes ont fait leur vie simplement au sein de la communauté. Aucune ne mentionne avoir eu des relations coupées ou détériorées avec leurs parents, sauf l'une d'entre elle qui a éprouvé de la colère pour un temps, dans sa jeunesse.

Il est clair, toutefois, à travers les discours des ex pensionnaires, que ceux-ci sont conscients qu'au sein des familles, le pensionnat a eu pour effet une hausse d'abus

d'alcool et de drogue qui mène à de la violence conjugale et familiale ainsi qu'à la négligence des enfants. En outre, dans certains cas, surtout chez ceux qui ont été abusés sexuellement, mais pas tous, des agressions sexuelles ont été perpétrées sur des membres de leur famille. Selon les explications de Duclos (2004) sur le développement de l'estime de soi, qui passe par un lien d'attachement solide et non ébranlé envers les personnes les plus significatives dans sa vie, ses parents en particulier, il est clair que cette estime de soi a été fortement secouée, voire sapée, pendant l'épisode du pensionnat. Par contre, tel que décrit au tableau 6.2, il y a eu aussi des retombées positives dans les familles et la communauté.

Quant à l'influence qu'a exercé et qu'exerce encore aujourd'hui l'épisode du pensionnat dans la communauté, celle-ci est décrite au point 6.4.2 dans le tableau 6.2 au point 5. Brièvement, il s'agit en particulier d'une autonomie et d'un contrôle accrus dans la communauté aux plans politique, social, économique et éducatif et d'une capacité également accrue de négocier leurs droits auprès des instances gouvernementales et des institutions et organismes qui s'y greffent.

6.4.4 Avec le recul du temps : perceptions et moyens de guérison

Avec le recul du temps, les expériences de vie et les réflexions des répondants en lien avec l'épisode du pensionnat, leurs perceptions et leurs sentiments face au pensionnat se sont transformés et estompés. Leur vision des choses et les moyens qu'ils utilisent pour mettre un baume sur leurs plaies ont revêtu un caractère plus philosophique. La majorité des répondants parlent de leur satisfaction de savoir lire et écrire le français car cela leur a permis de se développer davantage sur le plan professionnel, d'occuper des fonctions, de prendre des initiatives et d'accomplir du travail intéressant dans leur vie et, pour certains, de voyager, ce qu'ils apprécient. Cela leur a aussi permis de devenir des modèles dans leur communauté. Une répondante exprime sa satisfaction du fait de connaître la culture des Blancs et d'avoir acquis, dans une certaine mesure, une double

culture. Après réflexion, elle en arrive à la conclusion que cette expérience, « *qui aurait pu être faite autrement* », précise-t-elle, « *ça fait sortir le côté bon de soi* », duquel elle retire une fierté. La majorité exprime aussi de la satisfaction d'avoir acquis une discipline dans leur vie. Cette discipline est transmise aux enfants au sein des familles ainsi qu'à l'école Migwan de Pikogan mais, selon leurs propos, avec plus de respect et d'humanité, indiquant ainsi qu'ils et elles ont su allier et harmoniser des valeurs importantes des deux cultures : discipline et respect de l'être humain.

D'autres réflexions portent essentiellement sur les moyens utilisés par les individus pour guérir de leurs souffrances psychologiques. Certains ont entrepris, et font encore aujourd'hui, des thérapies lorsqu'ils en ressentent le besoin. Tous déclarent faire des séjours en forêt, parfois prolongés, pour se ressourcer. Deux répondantes déclarent avoir tourné la page, ne plus y penser, ne plus en parler, sans toutefois avoir oublié : « *la vie que j'ai vécue là-bas, je l'ai laissée là* »; « *on a fermé le pensionnat, on a fait un souper, j'en parle plus* ». Un répondant a décidé de mettre en pratique un conseil de son père : « *quand une branche est dans ton chemin, coupe la branche et avance, c'est tout* ». Un autre a décidé de transformer cette expérience en attitude positive, allant jusqu'au pardon : « *j'ai appris à l'accepter, j'ai appris à pardonner avec les années* ». Cela lui procure une satisfaction, un bien être et une sérénité non négligeables.

Tableau 6.4 – Moyens philosophiques d'accéder à la guérison et au mieux-être

- En réfléchissant sur sa vie et ses accomplissements en tant que modèle dans la communauté, se déclarant satisfait d'avoir pu contribuer au développement de l'autonomie de la communauté.
- En considérant, somme toute, que cette expérience difficile a fait ressortir le bon côté de soi et les bonnes valeurs et pratiques de sa propre culture.
- En appréciant les aspects positifs de la culture des Blancs inculqués au pensionnat telle la discipline, et en l'unissant à une valeur importante dans les cultures autochtones : la discipline et le respect d'autrui et de l'environnement.
- En faisant des retours aux sources de la culture abitibiwinini : séjours en forêt.
- En tournant la page : ne plus en parler, ne plus y penser.

- En décidant de faire face aux embûches sur son chemin en les écartant ou en les détruisant, sans s'apitoyer sur son sort ou se mettre en colère, puis d'avancer : « *coupe la branche et avance, c'est tout* ».
- En acceptant le passé, qu'on ne peut pas changer, et en pardonnant pour se libérer et vivre une vie plus sereine.

Au terme de cette discussion des résultats de notre recherche, nous constatons que si la colonisation, le développement sur les plans économique, technologique et infrastructurel de l'Abitibi et l'expérience du pensionnat ont eu certaines retombées bénéfiques sur la Nation Abitibiwinni, ces effets positifs sont surtout de l'ordre du bien-être matériel et intellectuel qui rend la vie quotidienne plus facile et confortable physiquement et sur le plan d'une autonomie accrue pour la communauté.

Quant au bien-être psychologique et aux plans émotionnel, relationnel et spirituel, les impacts ont été profondément dévastateurs et ce, à long terme comme en témoignent les résultats de cette recherche. Il est cependant réconfortant et rassurant de constater que dans la communauté abitibiwinni de Pikogan, parmi les ressortissants du pensionnat de St-Marc-de-Figuery, il existe des gens résilients qui ont réussi à conserver leur langue et la fierté de leur culture et ont le désir de les transmettre aux générations montantes. De plus, si la fierté de leur origine et de leur appartenance autochtone a pu être ébranlée pour un temps dans leur vie, elle ne l'a pas été à perpétuité.

Il va sans dire que le sentier de la guérison est semé d'embûches psychologiques. Toutefois, les répondants que nous avons rencontrés démontrent que leurs réflexions au cours des années, leurs forces intérieures et leur capacité de résilience leur permettent d'écartier et de couper les branches épineuses dans leur chemin, d'avancer et de faire avancer leur communauté vers un mieux-être. Quant aux aînés rencontrés, ils sont fiers de constater les contributions positives de leurs descendants au développement et au mieux-être de leur communauté. L'espoir est permis, il est au rendez-vous.

6. BIAIS, LIMITES ET MÉRITES DE CETTE RECHERCHE

7.1 Les biais

Cette recherche qualitative et exploratoire a certes ses biais et ses limites. Ayant comme premier objectif de donner la parole à des aînés et des ex pensionnaires de l'une des Premières Nations établies en Abitibi depuis des millénaires, elle n'a pas examiné les perspectives des premiers colons ou des adultes, laïques et religieux, ayant œuvré au pensionnat de St-Marc-de-Figuery, négligeant ainsi de comparer les deux points de vue afin de présenter un portrait plus exact du développement de la région et de l'expérience du pensionnat. Cette lacune pourrait être comblée par des recherches ultérieures faites auprès d'hommes et de femmes qui sont venues avec leurs familles élire domicile en Abitibi en tant que colons et œuvrant en tant qu'agriculteurs, défricheurs, mineurs et auprès de ceux et celles qui ont travaillé au pensionnat.

Ce biais en a peut-être entraîné un autre, celui de présenter un portrait particulièrement positif de l'hospitalité, de la générosité et de l'apport des Abitibiwinnik au développement de l'Abitibi. Cela n'est toutefois pas entièrement évident. En effet, nous constatons que les répondants ont su faire une nette distinction entre les autorités colonisatrices et évangélisatrices (les représentants de l'État et de l'Église), aux mains desquelles ils se sont sentis à maintes reprises trompés et mal menés et, bien entendu, de qui ils se méfient, et les colons qui étaient simplement à la recherche d'un lieu leur permettant de faire vivre adéquatement leurs familles. Ils ont été témoins de la misère dans laquelle les premiers arrivants étaient plongés et ont également fait mention de la générosité, voire de la complicité, de certains d'entre eux envers les Abitibiwinnik et leurs enfants pensionnaires à St-Marc. De ces colons abitibiens et des laïques du pensionnat, les aînés ainsi que les ex pensionnaires n'ont tenu que des propos soit neutres ou nettement positifs, aucune parole négative n'a été prononcée sur ces personnes et ces familles, sauf pour déplorer le fait que quelques-uns les ridiculisaient

et les méprisaient, ce qu'ils n'appréciaient guère. Quant à l'apport des Abitibiwinnik au développement de la région, des recherches quantitatives et qualitatives subséquentes pourraient éclairer davantage le tableau présenté dans cette recherche.

Un autre biais de cette recherche tient du fait que plus de femmes que d'hommes ont répondu à l'invitation des chercheuses à faire partie de la recherche : 5 femmes et 2 hommes chez les aînés et 4 femmes et 3 hommes chez les ex pensionnaires.

7.2 Les limites

Au niveau des limites, cette recherche qualitative n'a été entreprise que dans la communauté abitibiwinni de Pikogan. Or, la région abitibienne comprend trois communautés algonquines distinctes : Kitcisakik, Lac Simon et Pikogan. Les deux autres communautés, situées plus au sud de la région, n'ont pas participé à cette recherche. Cette limite provient du fait que, d'une part, la communauté de Pikogan a demandé cette recherche et les deux autres pas, mais aussi et surtout due au fait que cette recherche n'a eu que deux années pour être complétée, n'a bénéficié que d'un financement limité et que les chercheuses impliquées menaient déjà d'autres recherches auprès des Autochtones de la région. Il s'agit donc d'une recherche qui peut être considérée comme une première exploration, un projet pilote, entreprise auprès d'un petit nombre de participants, donc non généralisable. Toutefois, sur cette base, des recherches subséquentes et élargies aux trois communautés algonquines de l'Abitibi pourraient, voire devraient, être initiées. Ces recherches ultérieures pourraient également explorer les points de vue des premiers colons sur les mêmes thèmes, afin de présenter un portrait plus entier et mieux équilibré de l'histoire de la colonisation de l'Abitibi.

Une autre limite de cette recherche concerne la partie axée sur le pensionnat de St-Marc-de-Figuery qui a examiné les expériences de peu d'ex pensionnaires, tous de la

même communauté. Ceux-ci n'incluent pas nécessairement, tel que prévu, des répondants ayant fréquenté le pensionnat en ses trois époques distinctives : ses débuts, de 1955 à 1960; son étape médiane, de 1961 à 1968; sa période de retrait et de clôture, de 1969 à 1973. Il faut cependant noter que la chercheuse principale avait déjà publié, en 2007, un rapport de recherche sur le pensionnat de St-Marc-de-Figuery, qui tenait compte de la vision des Oblats de Marie-Immaculée (la communauté religieuse masculine responsable du pensionnat de St-Marc) ainsi que de quelques laïques qui y avaient œuvré en tant qu'enseignantes, cuisinières et préposées au ménage des dortoirs. Dans cette première recherche exploratoire du pensionnat de St-Marc, quatre ex pensionnaires, deux hommes et deux femmes, issus des deux autres communautés algonquines d'Abitibi, avaient été interviewés. Les données de la présente étude confirment majoritairement les résultats de la recherche faite auparavant. Toutefois, dans le cas du pensionnat, une étude ultérieure, à la fois quantitative et qualitative, incluant un plus grand nombre de personnes et considérant les impacts intergénérationnels du pensionnat et les moyens de guérison utilisés dans les diverses communautés pourrait révéler un portrait actuel plus complet de la situation.

7.3 Les mérites

Les mérites de cette recherche exploratoire résident d'abord dans le fait qu'elle a donné la parole aux premiers habitants de cette région qui l'ont occupée depuis des millénaires. En effet, tel que mentionné auparavant, dans les récits de l'histoire de l'Abitibi depuis la venue des Blancs dans cette région, leurs voix ont été tenues muettes sur leurs expériences et leurs perceptions de la colonisation, leurs sentiments face à cette réalité, les impacts sur leur vie jusqu'à ce jour, les relations et l'entraide entre les membres de cette Première Nation et les nouveaux arrivants, les contributions que les Abitibiwinnik ont faites au développement socioéconomique de la région et, finalement, sur le développement de la communauté de Pikogan. Cette recherche est venue combler ce vide.

Notons également qu'elle a donné la parole à sept ex pensionnaires de St-Marc-de-Figuery pour qu'ils puissent parler de leur expérience dans cette institution. Or, selon Phil Fontaine qui, au cours des années 1990 a été Grand Chef de l'Assemblée des Chefs du Manitoba mais, bien avant cela, pendant 10 années dans son enfance, avait été pensionnaire à l'école résidentielle de Fort Alexander au Manitoba, le simple fait de pouvoir parler de ses expériences constitue le premier et le plus important pas dans le processus de guérison (Jaine, 1995). Les chercheurs de cette recherche le croient et éprouvent une satisfaction d'avoir pu, par cette étude, faire une contribution à la guérison et au mieux-être des ex pensionnaires qui y ont participé.

Cette recherche a aussi pour mérite, celui d'avoir examiné et fait ressortir, du point de vue des Abitibiwinnik, toutes les composantes de la période pendant laquelle les changements dans leur mode de vie ont été les plus significatifs. En effet elle a posé un regard sur toutes les sphères importantes d'activités économiques de l'Abitibi, les secteurs de la déforestation et de l'exploitation minière en particulier. Cette période a aussi vu la mise en place relativement rapide de la majorité des infrastructures de la région, transformant ainsi leur moyen ancestral de transport, et de plusieurs inventions technologiques facilitant la vie quotidienne. En outre, elle a signalé la fin de leur vie nomadique sur un large territoire de forêt et le début d'une vie sédentaire dans un espace communautaire restreint. Enfin, non la moindre des transformations dans la vie des Abitibiwinnik, elle relate la période historique de l'instruction obligatoire de leurs enfants dans le cadre d'un pensionnat destiné exclusivement aux enfants autochtones en vue de leur assimilation dans la société majoritaire.

Un autre mérite important de cette recherche tient à la source de sa mise sur pied et à sa méthodologie. Cette recherche a été initiée à la demande de quelques membres influents de la communauté et appuyée entièrement par le Conseil de la Nation Abitibiwinni de Pikogan. Dès le départ, la question de recherche ainsi que ses objectifs

ont été définis en partenariat entier avec quatre membres de la communauté faisant partie d'un Comité du suivi de la recherche. Ses processus méthodologiques ont également été planifiés et mis sur pied par ce comité (dont les trois chercheuses font également partie), suite à des propositions de déroulement de la recherche faites par l'équipe des chercheuses. Les membres Abitibiwinnik de ce comité ont été responsables des rencontres de présentation de la recherche aux participants potentiels et de la diffusion des résultats dans la communauté. Ils ont également participé à l'analyse thématique des données et aux autres projets de diffusion, oraux et écrits, des résultats. Il appert, par conséquent, que l'interprétation des résultats de cette recherche a été enrichie et validée par les commentaires des membres abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche lors de l'analyse des résultats.

Finalement, cette recherche qualitative exploratoire a pour mérite de pouvoir servir de base à des recherches subséquentes sur l'histoire de la colonisation de l'Abitibi.

CONCLUSION

Cette recherche a interviewé deux catégories de répondants abitibiwinnik de Pikogan, dont la majeure partie des aînés vivants dans cette communauté et sept ex pensionnaires de St-Marc-de-Figuery qui n'avaient jamais été interviewés auparavant, soit par des journalistes ou d'autres chercheurs. Elle a donc donné une voix à ces représentants des premiers habitants de la région, leur offrant l'occasion de faire connaître leur point de vue sur l'histoire de l'Abitibi et ses impacts sur leur Nation. Elle a examiné une période cruciale au niveau des nombreuses et profondes transformations, voire « *grands bouleversements* » (Kistabish, 2008) que cette Nation a connus pendant la période colonisatrice de l'Abitibi allant de 1931 à 1975, incluant l'ère du pensionnat. En accord avec les perspectives autochtones en matière de recherche, elle a posé un regard holistique sur leur expérience de vie pendant cette période d'intense développement de la région.

Cette recherche a été holistique en plusieurs sens : les angles d'analyse tiennent compte 1) de leurs perceptions; 2) de leurs sentiments et 3) des effets et impacts de la colonisation et du pensionnat à la fois sur les individus, les familles et la communauté, quant aux aspects de la vie aux plans physique, mental, affectif-relationnel et spirituel ainsi qu'aux plans politique, social, culturel et environnemental. Puis elle examine aussi 4) l'apport des Abitibiwinnik au développement de l'Abitibi ainsi que 5) les relations qu'ils ont entretenues avec les nouveaux arrivants. Quant aux thèmes abordés, tel qu'énumérés au chapitre 3, ils font également le tour complet des concepts impliqués dans l'ère de la colonisation de l'Abitibi et à l'époque du pensionnat d'Amos.

Au terme de cette recherche, nous pouvons affirmer avoir atteint nos objectifs et avoir jeté les bases pour des études subséquentes sur l'histoire de l'Abitibi. Nous recommandons que d'autres études soient entreprises le plus rapidement possible, afin d'obtenir les points de vue du peu d'aînés algonquins encore vivants qui ont connu cette

période du développement de l'Abitibi et ce, dans les trois communautés algonquines de la région. Il est également important de documenter davantage les expériences vécues au pensionnat de St-Marc-de-Figuery afin que les impacts intergénérationnels et les influences de cette institution dans les communautés soient mieux connus et compris. Ce type de recherche, impliquant des participants autochtones et non-autochtones, pourrait avoir comme retombée un rapprochement entre les premiers habitants de cette vaste région et ceux qui sont venus s'y installer au XX^{ème} siècle.

Finalement, en écho au Dr. L. Williams de la Nation Lil'wat de la Colombie Britannique (2009), nous tenons à souligner que par le truchement de cette étude, les chercheuses ont découvert qu'il n'existe pas uniquement une « *histoire dominante* » de pertes, de pauvreté, d'abus de substance, de suicide et de conflits dans les communautés autochtones. À l'inverse de cette histoire constamment répétée, il en existe une autre qui vaut la peine d'être connue et racontée. En effet, la communauté de Pikogan recèle de gens qui, ayant conservé leur langue, leur culture et leurs valeurs traditionnelles, œuvrent vaillamment et constructivement, sans nécessairement y trouver de bénéfice économique personnel, afin d'améliorer le bien-être de leur communauté sur tous les plans. Nous leur disons Bravo!

RÉFÉRENCES

- Affaires indiennes et du Nord Canada (1905-1906). *Traité de la Baie James. Traité No. 9*. Adresse Web: http://www.ainc-inac.gc.ca/pr/trts/trty9/james_f.html (Consulté le 21 septembre 2008)
- Anadón, M. (sous la dir. de), (2007). *La recherche participative. Multiples regards*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- APNQL (Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador) (2005). *Protocole de recherche des Premières Nations du Québec et du Labrador*. Wendake : APNQL.
- Asselin, M. et Gourd, B.-B. (1975). *L'Abitibi et le Témiscamingue : hier et aujourd'hui*. Rouyn : Collège du Nord-Ouest. Cahiers du Département d'histoire et de Géographie, No. 2.
- Assembly of First Nations (1994). *Breaking the Silence*. Ottawa: First Nations Health Commission.
- Bousquet, M.-P. (2005). "A Generation in Politics: The Alumni of Saint-Marc-de-Figuery, Residential School, Quebec". Communication faite au 37ième Congrès des Algonquinistes, 21-23 octobre 2005, Ottawa: Carleton University & Canadian Museum of Civilization.
- Bousquet, M.-P. (9 jan. 2006). Correspondance personnelle entre M.-P. Bousquet et M. Loisele.
- Brant Castellano, M. (2004). "Ethics of Aboriginal Research". *Journal of Aboriginal Health*.
- Chabot, D. (1999). *L'Abitibi centenaire 1898-1998*. Val-d'Or : Société d'histoire de Val-d'Or.
- Chansonneuve, D. (2005). *Retisser nos liens : Comprendre les traumatismes vécus dans les pensionnats indiens par les Autochtones*. Ottawa : Fondation autochtones de guérison.
- Chaplier, M. (2006). La blessure des pensionnats canadiens. Assimilation et reconstruction. Dans P. Chanson et O. Servais (dir.) *Identités autochtones et missions chrétiennes. Brisures et émergences*. Paris : Éditions Karthala, Collection 'Mémoire d'Églises'.
- Claes, R. & Clifton, D. (1998). *Sérvices contre les enfants placés en établissement. Besoins et attentes en matière de réparation pour les sérvices commis contre les enfants placés dans les pensionnats pour enfants autochtones. Rapport final soumis à la Commission du droit du Canada le 23 octobre 1998*. Ottawa : Commission du droit du Canada.
URL : http://www.lcc.gc.ca/fr/themes/mr/jca/sage/sage_main.asp
- Commission royale sur les peuples autochtones (1996). Les Pensionnats. Dans *Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, vol. 1 : Un passé, un avenir* [chapitre 10]. Ottawa : Gouvernement du Canada.

- Couture, Y.H. (1983). *Les Algonquins*. Val-d'Or : Éditions Hyperborée.
- Desjardins, R. et Mondorie (2007). *Le peuple invisible*. Documentaire vidéo.
- Deslauriers, J.-P. (1982). Moé, je viens de l'Abitibi. *Possibles*, 6(2), 15-19.
- Dickason, O. P. (1996). *Les Premières Nations*. Québec : Septentrion.
- Dion Stout, M. & Kipling, G. (2003). *Peuples autochtones, résilience et séquelles du régime des pensionnats*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.
- Duclos, G. (2004). *L'estime de soi, un passeport pour la vie*. Montréal : Éditions du CHU Sainte-Justine.
- Dupuis, R. (2001). *Quel Canada pour les Autochtones? La fin de l'exclusion*. Montréal : Boréal.
- Ferguson, Jean (2003). *L'algonquin Gabriel Commandant. Biographie romancée d'un pionnier de l'Abitibi*. Québec : Septentrion.
- Fondation autochtone de guérison (2003a). *Que sont les enfants devenus ? L'expérience des pensionnats autochtones*. Ottawa : Fondation autochtone de l'espoir.
- Fondation autochtone de guérison (2003b). *Que sont les enfants devenus ? Guérir les séquelles des pensionnats*. [Document DVD]. Ottawa : Fondation autochtone de l'espoir.
- Fondation autochtone de guérison (2006). *Rapport final de la Fondation autochtone de guérison*. Ottawa : La Fondation.
- Grant, A. (1996). *No End of Grief : Indian Residential Schools in Canada*. Winnipeg: Pemmican Publications Inc.
- Gros-Louis et al. V. La Société de développement de la Baie James et al. (1974). Adresse Web : <http://library2.usask.ca/native/cnlc/108/188.html>
- Guertin, F. [réalisateur], (1958 approximativement). *Le Pensionnat Indien d'Amos [Saint-Marc-de-Figuery]*. Film documentaire promotionnel du pensionnat. Montréal: Production Guernand Film, Propriété du Gouvernement du Québec, Ministère de la culture et Archives nationales du Québec. (Copie DVD appartenant à monsieur Richard Kistabish).
- Highway, T. (2004). *Champion et Ooneemeetoo*. Sudbury, Ont. : Éditions Prise de parole.
- IRSC (Institut de recherche en santé du Canada) (2009). Énoncé de politiques des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains (EPTC), Chapitre 9. Ottawa : IRSC.
- Jaine, L. (1995). *Residential Schools: The Stolen Years*. Saskatoon: University of Saskatchewan, University Extension Press.

- Kenny, C. (2002). *À cœur ouvert: des Indiennes, des Métisses et des Inuites d'Amérique du Nord parlent de culture, d'instruction et de travail*. Ottawa : Condition féminine Canada.
- Kenny, C., Faries, E., Fiske, J.-A et Voyageur, C. (2004). *Cadre holistique pour la recherche en matière de politiques autochtones*. Ottawa : Condition féminine Canada.
- Kistabish, M. (2008). L'avenir des langues autochtones. L'avenir de l'algonquin. Dans J. Maurais (sous la dir. de), chapitre VII. Québec : Conseil supérieure de la langue française.
URL : www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pub133/B133ch7.html
- Lafleur, N. (1976). *La vie quotidienne des premiers colons en Abitibi-Témiscamingue*. Ottawa : Leméac.
- Loiselle, M. (2007). *Un portrait : le pensionnat pour enfants autochtones de Saint-Marc-de-Figuery* [Rapport de recherche]. Rouyn-Noranda et Val-d'Or : bibliothèque de l'UQAT.
- McKenzie, L. (1999, non-publié, document personnel de la chercheuse reçu de l'auteure). *Residential Schools : The Beginning and the End*.
- Miller, J. R. (1996). *Shingwauk's Vision. A History of Native Residential Schools*. Toronto: University of Toronto Press.
- Milloy, J. S. (1999). *A National Crime. The Canadian Government and the Residential School System, 1879-1986*. Winnipeg: University of Manitoba Press.
- Ministère de la colonisation (1952). *Un royaume vous attend : l'Abitibi*. Québec : Le ministère.
- Noël, D. & Tassé, L. (2001). *Les quatre savoirs de Mali Pili Kizos*. Montréal : Femmes autochtones du Québec inc. et Bibliothèque nationale du Québec.
- Observatoire de l'Abitibi-Témiscamingue (2011). Statistiques, Premières Nations.
Site web: www.observatoire.qc.ca/statistiques/36/premieres-nations
- Ottawa, G. (2010). *Les pensionnats indiens au Québec: un double regard*. Québec : Les Éditions Cornac.
- Paquin, N. (1981). Naissance de l'Abitibi rurale (1910-1930). Dans *L'Histoire de l'Abitibi Témiscamingue* [2^e éd.]. Rouyn : Collège du Nord-Ouest, Cahiers du Département d'histoire et de géographie.
- Paré, J. (2005). « Bilan du siècle – les autochtones ». Sherbrooke : Université de Sherbrooke.
URL : <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/collaborations/9552.html>
- Régault, M. (2004). « Les peuples autochtones peinent à s'affirmer ». *Le Monde diplomatique*, juillet, pp. 16-17.

Ressources naturelles et Faune Québec (2011). *Gros plan sur l'Abitibi-Témiscamingue : activité minière*.

Site web: www.mrnf.gouv.qc.ca/Abitibi-Temiscamingue/region/miniere.jsp

RMYC (The Regional Multicultural Youth Council (2001). *Reaching Out to First Nations, Removing Barrier / Building Bridges*. URL: <http://my.tbaytel.net/manwoyc/native2001.htm>

Schelbert, L. (2009). Pathways of Human Understanding: An Inquiry into Western and North American Indian Worldview Structures. In L. A. Samovar, R. E. Porter & E. R. McDaniel (eds.) *Intercultural Communication: a Reader*. Boston: Wadsworth Cengage Learning.

Simard, J.-J. (2003). *La réduction. L'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui*. Sillery : Éditions du Septentrion.

Société Radio-Canada (27 jan. 1998). *Les pensionnats au Québec*. Émission *Dimanche magazine*.

URL : <http://archives.radio-canada.ca>

Société Radio-Canada (27 fév. 2006). Le pensionnat d'Amos (Saint-Marc-de-Figuery). Émission *Le Point*, animé par Dominique Poirier, Montréal : Radio-Canada. [émission enregistrée sur vidéo – document personnel de la chercheure].

Tremblay, S. (1984). *La crise économique au Québec et la colonisation de l'Abitibi*. Rouyn : Collège du Nord-Ouest, Cahiers du Département d'histoire et de géographie, travaux de recherche No. 9.

Tremblay, D. (2008). *L'éveil des survivants. Récits des abus sexuels dans les pensionnats amérindiens du Québec*. Montréal : Michel Brûlé.

Trépanier, P. et Dubé, R. (2005). *L'Abitibi-Témiscamingue, terre de bâtisseurs*. Québec : Les Éditions GID, Collection « 100 ans, noir sur blanc ».

Vincent, O. (Dir.). (1995). *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.

Voisard, A.-M. (23 août 2004). « Un peuple 'civilisé' de force. La série documentaire *Parole de guérison* explore la profonde blessure autochtone ». *Le Soleil*, pages A1-A2.

URL : www.k8e.ca/dossier/lesoleil-08-2004a.htm

Wesley-Esquimaux, C. C. & Smolewski, M. (2004). *Traumatisme historique et guérison autochtone*. Ottawa : Fondation autochtone de guérison.

Williams, L. (2009). Weaving Words : Enhancing the learning of Aboriginal Students. *Minerva Lecture Series*. Ottawa: Canadians Council on Learning.

URL: www.ccl-cca/CCL/Events/Minerva/PastLecturesWilliams.htm

ANNEXES

- A. Guide d'entrevues auprès des aînés**
- B. Guide d'entrevues auprès des ex pensionnaires**
- C. Formulaire de consentement**

RECHERCHE À PIKOGAN
Recueil de récits de vie des aînés de Pikogan
et des ex-pensionnaires de Saint-Marc-de-Figuery,
couvrant la période de 1931 à 1975

GUIDE D'ENTREVUES AUPRÈS DES AÎNÉS

1) UNE QUESTION GÉNÉRALE :

a. Parlez-nous de la vie des Abitibiwinnik pendant la période allant de 1931 à 1975.

i. Sous questions :

1. Que se passait-il sur le territoire d'Abitibi en ce temps-là?
2. Comment les Abitibiwinnik ont-ils été affectés par ce qui se passait sur le territoire d'Abitibi?
3. Comment la colonisation à cette époque a-t-elle changé la vie des Abitibiwinnik?

2) QUESTIONS PLUS SPÉCIFIQUES :

a. Quelles étaient vos **perceptions** des développements qui se produisaient en Abitibi de 1931 à 1975?

i. Sous-questions :

1. Par rapport au défrichement des forêts?
2. Par rapport au développement des mines?
3. Par rapport aux installations agricoles?
4. Par rapport au développement de routes, de villes, de villages et leur peuplement?
5. Par rapport aux nouvelles technologies qui arrivaient?
6. Par rapport au pensionnat de St.-Marc-de-Figuery?
7. Par rapport à la sédentarisation des Abitibiwinnik?
 - a) Quel était le but (ou les buts) de la création de Pikogan?
 - b) Pouvez-vous nous raconter l'histoire de la création de Pikogan?
7. Par rapport aux mariages mixtes (entre blancs et autochtones)

b. Quels étaient vos **sentiments** face à ces changements dans votre vie et dans celle de votre famille et de votre communauté?

i. Sous-questions :

1. Face au défrichement des forêts pour la construction?
2. Face à l'exploitation du sous-sol minier?
3. Face à l'agriculture et à l'élevage d'animaux?

4. Face à l'urbanisation et à l'ouverture de routes servant au transport des personnes et de biens de consommation?
 5. Face aux nouvelles technologies qui s'implantaient sur le territoire (technologies de communication et technologies facilitant les travaux de survie)?
 6. Face à l'éducation des enfants Abitibiwinnik au pensionnat de St.-Marc-de-Figuery?
 7. Face à la sédentarisation des Abitibiwinnik sur le territoire de Pikogan?
 8. Face aux mariages mixtes?
- c. Quels ont été les **impacts** des changements et des différents événements de l'époque sur votre vie ainsi que celle de votre famille et celle de la communauté Abitibiwinnik en général?
- i. Sous-questions :
 1. Impacts du défrichement des forêts
 2. Impacts de l'ouverture et de l'exploitation des mines
 3. Impacts de l'agriculture et de l'élevage d'animaux
 4. Impacts du développement de villes, de villages, de routes et de moyens de transport terrestres motorisés
 5. Impacts de la technologie (électricité, eau courante, téléphone, télévision etc...)
 6. Impacts du pensionnat de St.-Marc-de-Figuery :
 - a. sur les individus, l
 - b. sur les familles,
 - c. sur la communauté?
 7. Impacts de la sédentarisation à Pikogan?
 8. Impacts des mariages mixtes?
- d. Quels ont été les **apports ou contributions** des Abitibiwinnik au développement de l'Abitibi à cette époque?
- i. Sous-questions :
 1. Apports sociologiques?
 2. Apports économiques? (par le travail ou autres...)
 3. Apports culturels?

Guide d'entrevue approuvé et confirmé le 30 novembre 2009

Lors de la réunion du Comité du suivi de la recherche, tenue à l'école Migwan, Pikogan.

Margot Loïselle,
Chercheure principale
Le mardi, 1^{er} décembre 2009

RECHERCHE À PIKOGAN
*Recueil de récits de vie des aînés de Pikogan
et des ex-pensionnaires de Saint-Marc-de-Figuery,
couvrant la période de 1931 à 1975*

**GUIDE D'ENTREVUES AUPRÈS DES EX-PENSIONNAIRES
DE SAINT-MARC-DE-FIGUERY**

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES :

- I - Combien d'années avez-vous fréquenté le pensionnat de St.-Marc-de-Figuery?
Réponse : _____
- II - De quelle année à quelle année?
Réponse : _____
- III - De quel âge à quel âge?
Réponse : _____
- IV - Êtes-vous de sexe « M » _____ ou « F » _____ ?
- V - Aviez-vous des frères et des sœurs qui y étaient en même temps que vous? Si oui, combien de frères _____ combien de sœurs _____
- VI - Dans votre famille, vous occupiez quelle rang?
Veuillez encercler une des options suivantes :
aîné-e, un-e des plus âgé-es, enfant du centre,
un-es des plus jeunes, le ou la plus jeune
- VII - Aviez-vous des frères/sœurs qui y étaient allés avant vous mais qui n'y étaient plus? _____
- VIII - Avant d'y aller, saviez-vous de quoi il s'agissait? _____
- IX - Avant d'y aller, vous viviez où, avec qui et comment?
Réponse : _____

1) UNE QUESTION GÉNÉRALE :

- a. Parlez-moi de vos expériences au pensionnat pour enfants autochtones de St-Marc-de-Figuery
 - i. Sous questions : (N.B.) les sous questions ne sont posées que si les personnes n'abordent pas les sujets énoncés dans les sous-questions)
 - 1. Par rapport à l'accueil (première journée)
 - 2. Par rapport à ce que vous avez appris en classe
 - 3. Par rapport aux loisirs
 - 4. Par rapport à la discipline et aux règlements
 - 5. Par rapport à votre bien-être physique (nourriture, confort général, vêtements, propreté, les temps passés dehors, etc...)
 - 6. Par rapport à vos sentiments du fait que vous étiez là
 - 7. Par rapport à vos relations avec vos pairs
 - 8. Par rapport à vos relations avec les enseignants et autres adultes qui s'occupaient de vous
 - 9. Par rapport aux adultes « religieux/religieuses » et « laïques » autochtones et non-autochtones
 - 10. Par rapport à la vie spirituelle ou religieuse
 - 11. Par rapport aux tâches à accomplir par les enfants
 - 12. Par rapport à votre développement général

2) QUESTIONS PLUS SPÉCIFIQUES :

- a. De façon générale, quelles étaient vos **perceptions** du pensionnat quand vous étiez là?
- b. Quelles sont vos **perceptions** de votre expérience maintenant?
- c. Quels étaient vos **sentiments** face au pensionnat et à son personnel lorsque vous étiez là?
- d. Quels étaient vos **sentiments** face à votre famille et votre nation?
- e. Quels sont vos **sentiments** aujourd'hui face à votre expérience du pensionnat?
- f. Quels sont vos **sentiments** aujourd'hui face à votre culture, votre nation?
- g. Quels ont été les **effets** du pensionnat sur votre vie?
 - i. Sous-questions (à poser si l'interviewé n'aborde pas le sujet):
 - 1. Sur votre vie d'enfant?
 - 2. Sur votre vie d'adulte?

3. Sur votre famille d'origine?
 4. Sur votre famille de procréation?
 5. Sur votre communauté et votre apport à son développement?
 6. Sur votre potentiel (développement de vos talents, vos capacités, vos compétences)?
 7. Sur votre vie affective?
 8. Sur votre vie mentale?
 9. Sur votre vie spirituelle/religieuse (croyances, valeurs...)?
 10. Sur votre vie sociale en général, y compris vos relations avec les non-autochtones?
 11. Sur votre culture (incluant votre langue)?
- h. Selon vous, quels ont été les **impacts** du pensionnat sur vous-même et sur votre communauté?
- i. Impacts économiques
 - ii. Impacts politiques
 - iii. Impacts socioculturels
 - iv. Impacts environnementaux
- i. Comment peut-on voir ces impacts aujourd'hui dans votre communauté?
- j. Selon vous, est-ce que la fréquentation du pensionnat a eu une **influence** sur le développement de la communauté Abitibiwinni de Pikogan? Si oui, dans quel sens? De quelle sorte?

3) Y a-t-il autre chose que vous voudriez ajouter?

Guide d'entrevue tel qu'approuvé par le Comité du suivi de la recherche, le 17 décembre 2009

Margot Loiseau,
Chercheuse principale
Le vendredi, 18 décembre 2009

PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE ET FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet de recherche : Recueil de récits de vie des aînés de Pikogan et des expansionnaires de Saint-Marc-de-Figuery, couvrant la période de 1931 à 1975.

Chercheure principale : Margot Loiselle, Ph.D., professeure, Dép. des sciences du développement humain et social, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, campus Val-d'Or, Courriel : marguerite.loiselle@uqat.ca. Tél. : 819-874-3837, poste 301.

Co-chercheures : Micheline Potvin, Ph.D., professeure, Dép. des sciences du développement humain et social, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, campus Val-d'Or. Courriel : micheline.potvin@uqat.ca. Tél. : 819-874-3837, poste 302.

Lyne Legault, Ph.D., professeure, Dép. d'éducation, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, campus Val-d'Or, Courriel : lyne.legault@uqat.ca. Tél. : 819-874-3837, poste 339.

Source de financement : Fonds institutionnel de recherche de l'UQAT (FIR), en partenariat avec le Réseau DIALOG.

Durée du projet : de septembre 2009 à mai 2010 avec possibilité de renouvellement pour une deuxième année, jusqu'en mai 2011.

Objectifs de la recherche :

Cette recherche vise deux objectifs principaux : 1) combler un vide dans les annales d'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue, c'est-à-dire le point de vue des Abitibiwinnik sur cette histoire couvrant la période de 1931 à 1975, période qui inclut celle du pensionnat de Saint-Marc-de-Figuery (1955 à 1973).

2) donner la parole afin que vous puissiez exprimer votre perception des grands événements qui se sont déroulés en Abitibi pendant cette période, entre autres : la réduction du territoire des Abitibiwinnik, le défrichement intensif des forêts, l'ouverture des mines, l'installation des Abitibiwinnik à Pikogan, leur sédentarisation suite à la scolarisation obligatoire de leurs enfants dans un pensionnat pour enfants autochtones et le développement de villes, de villages et d'infrastructures facilitant une connexion entre la région d'Abitibi et le reste du Québec, du Canada et du monde.

Votre participation à la recherche :

Le Comité du suivi de cette recherche, composé de trois chercheuses de l'UQAT et de quatre chercheurs partenaires Abitibiwinnik de Pikogan (mesdames Julie Mowatt et Marguerite Mowatt-Gaudreau, et messieurs Claude Kistabish et Tom Mapachee), vous invite d'abord à une première rencontre agrémentée d'un repas ensemble afin de vous expliquer cette recherche, discuter avec vous de son déroulement et vous remettre le formulaire de consentement libre et éclairé. Si vous prenez la décision de participer à cette recherche, vous pourrez signer le formulaire de consentement avant l'entrevue de recherche qui suivra cette première rencontre si vous le désirez. Dans un deuxième temps, nous vous inviterons à participer à des entrevues d'environ 1h30 minutes à 2 heures, soit individuelles ou en dyades, selon votre désir, afin de recueillir, sur bandes sonores, vos récits de vie et vos perceptions de la colonisation de l'Abitibi et des impacts qu'ont eu la colonisation et la période du pensionnat de Saint-Marc-de-Figuery sur la vie de la Nation Abitibiwinni. Il en tiendra à vous de choisir la langue dans laquelle vous

voudrez être interviewés et l'intervieweur sera identifié selon vos souhaits. Votre récit de vie sera ensuite traduit vers le français par des traducteurs ou traductrices Abitibiwinnik, autant que possible. Dans un troisième temps, après une première analyse du contenu de vos récits, le Comité de suivi organisera une autre rencontre de groupe afin que nous puissions vous rapporter ce que les intervieweurs auront enregistré, avec votre permission, afin de nous assurer que tout a été dit et vous donner la chance de faire des ajouts ou des nuances à ce que, collectivement, vous avez dit sur la période qui nous concerne, soit 1931-1975. À ce moment-là, l'identité des personnes interviewées ne sera en aucune façon dévoilée car il s'agira de vous présenter ce que vous avez dit collectivement sur cette période.

Avantages et inconvénients de votre participation

Votre participation vous donne une occasion de faire connaître une partie importante de l'histoire de la vie de votre famille et de votre communauté à vos enfants et petits-enfants et de faire connaître à la population abitibienne et québécoise en général, votre point-de-vue sur la colonisation de l'Abitibi, incluant la période du pensionnat, et les impacts de ces événements sur le cours de l'histoire des Abitibiwinnik.

Au niveau des inconvénients, il se peut que vous vous rappeliez des souvenirs malheureux et difficiles à gérer pendant les entrevues et que cela vous cause des malaises. Le Comité de suivi de la recherche vous assure qu'un soutien et une aide psychologique sera mise à votre disposition le cas échéant. Madame Dany Ouellet, psychologue au Centre de santé de Pikogan, s'assurera de vous offrir, à l'aide d'un groupe de soutien, l'aide psychologique nécessaire à votre bien-être. Le temps que vous nous accorderez pour cette recherche, 2 rencontres collectives et une entrevue, est également un inconvénient. Les rencontres collectives autour d'un repas ou d'une collation seront cependant des occasions pour vous d'échanger vos souvenirs si vous le désirez et vous offrir un réconfort mutuel.

Participation volontaire, non rémunérée et propriété de cette recherche

Votre participation à cette recherche est entièrement volontaire et vous pouvez en tout temps vous en retirer sans justification. Nous vous assurons de notre acceptation et notre respect entier de votre décision. Si une entrevue a déjà été faite, toutes les données de l'entrevue et vos données personnelles seront détruites immédiatement. Vous pouvez donner votre consentement éclairé soit par écrit ou verbalement pour votre participation à cette recherche, selon votre désir. Vous pourrez en tout temps rejoindre Margot Loiselle, chercheuse principale, tél. : 819-874-3837, poste 301. Il n'y a pas de rémunération pour une participation à cette recherche. Toutefois un minimum de deux rencontres collectives autour d'un repas est prévu pour l'ensemble des participants.

Cette recherche appartient à la Communauté de Pikogan et non aux chercheuses de l'UQAT. Pendant la durée de la recherche, les données seront conservées sous clé dans le bureau de la chercheuse principale. À la fin de la recherche, les documents seront acheminés à Pikogan et conservés dans un lieu sécuritaire, verrouillé, sous la responsabilité d'un des membres Abitibiwinnik du Comité de suivi de la recherche (N.B. à préciser). Cette recherche étant entreprise à la demande de la communauté de Pikogan et avec l'appui du Conseil de la Nation Abitibiwinni, il n'y a aucun conflit d'intérêt pour les chercheuses. La communauté de Pikogan elle-même a un réel intérêt à faire connaître ses perspectives sur l'histoire d'Abitibi.

Confidentialité et anonymat

Nous vous assurons de la protection de la confidentialité de vos récits et de votre anonymat. Les chercheuses, les intervieweurs, les traducteurs et transcripteurs des bandes sonores et les personnes participant à l'analyse des résultats signeront un engagement formel à cet effet. De plus, en aucun endroit dans les rapports de recherche, il n'y aura un indice permettant aux gens de vous reconnaître. Toutefois, malgré toutes les mesures prises pour protéger votre identité, il est possible qu'une ou des personnes de votre communauté reconnaissent vos propos. Nous ne pouvons donc pas garantir entièrement votre anonymat. Tel que mentionné plus haut, les documents de recherche seront conservés sous clé, à Pikogan, sous la responsabilité de l'un des membres du Comité de suivi de la recherche et cela pour une période maximale de 5 ans. Quant aux bandes sonores des entrevues et aux copies papier des entrevues, elles seront détruites immédiatement à la fin de la recherche.

Diffusion des résultats

Les résultats de cette recherche seront d'abord et avant tout diffusés, de façons orale et écrite, dans la communauté de Pikogan, tant aux adultes qu'aux enfants et ce, par les membres Abitibiwinnik du Comité du suivi de la recherche. Vous aurez accès au Rapport de recherche et vous serez invités à participer aux présentations orales des résultats. De plus, tout article scientifique rédigé suite à cette recherche sera validé par les membres du Comité du suivi de la recherche et des copies seront disponibles à Pikogan. Les résultats ne seront pas commercialisés.

Pour tout autre renseignement

Pour tout renseignement supplémentaire concernant vos droits, vous pouvez vous adresser au Comité d'éthique de la recherche impliquant des êtres humains de l'UQAT, 445, boul. de l'Université, Bureau B-309, Rouyn-Noranda (Qc.) J9X 5E4. Téléphone (819) 762-0971, poste 2252 ou courriel : danielle.champagne@uqat.ca

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT ÉCLAIRÉ

Je, (votre nom en lettres moulées) déclare avoir pris connaissance du document explicatif de la recherche intitulée « Recueil de récits de vie des aînés de Pikogan et des ex-pensionnaires de Saint-Marc-de-Figuery, couvrant la période de 1931 à 1975 » dont j'ai reçu copie, en avoir discuté avec la chercheuse principale, Margot Loïselle ou l'un des membres du Comité de suivi de cette recherche et en comprendre les buts, la nature, le processus, les avantages et inconvénients ainsi que la mesure et la nature de ma participation.

Après réflexion et un délai raisonnable, je consens librement à prendre part à cette étude, sachant que je peux m'en retirer en tout temps sans préjudice.

Signature

Date

Ce consentement a été obtenu par :

Nom du chercheur ou agent de recherche
(Nom en lettres moulées)

Signature

Date

Veillez conserver un exemplaire de ce formulaire pour vos dossiers.

